TOUS AU PALAIS DE LA MUTUALITÉ

le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

PRIX : 0,50 NF

Rédaction · Administration
3, rue Ternaux PARIS-XI°
Tél. : VOL. 34-08
C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15

ABONNEMENTS :
France .. 12 mois : 5,50 NF
Etranger . 12 mois : 7 NF

Changement d'adresse
0,30 NF en timbres-poste

NOVEMBRE 1961
MENSUEL N° 74

HITLER vainqueur

S'IL est vrai comme on en a accusé bien légèrement la population allemande, qu'un peuple est responsable de son régime, de quels crimes les Français auraient-ils à rendre compte à l'humanité!

Ces crimes sont consommés à un tel rythme et grandissent tellement en horreur que les rares hommes qui croient encore à l'humaine dignité, n'ont ni le temps ni les moyens d'en appeler à la conscience universelle.

Nous sommes dans la seconde moitié (bien entamée) du vingtième siècle, nous nous émerveillons d'une technique qui grandit tous les jours, nous nous gargarisons du mot progrès et cependant on arrête sans jugement, on emprisonne, on torture, on fait disparaître, on assassine deux cents ans ou presque après la destruction de la Bastille.

La lettre de cachet est à l'honneur et relève non d'un monarque, mais d'un simple argousin.

Notre société est un coupe-gorge et chaque jour des Nord-Africains, sans appartenance politique d'aucune sorte (et sans qu'on prenne la peine de s'en assurer) sont jetés dans des culs de basse fosse.

Pourquoi? Pour rien, parce qu'ils s'appellent Mohamed et qu'ils commettent le crime, leur travail terminé, de rentrer chez eux.

Les camarades d'atelier constateront que celui qui a eu l'audace de naître de l'autre côté de la Méditerranée n'a pas reparu à sa place habituelle.

Où se trouve-t-il ? Embastillé ? A la salle de tortures ? Tué ?

La police ne vas pas condescendre jusqu'à rendre des comptes.

Un bicot de plus ou de moins est-ce que ça se remarque ?

Cependant du haut des tribunes on continue à pérorer sur le respect dû aux communautés et sur les possibilités d'une réconciliation fraternelle.

. . . .

Au lendemain de ces événements qui ont troublé Paris, qui ont permis à la police de donner la mesure de sa férocité et de sa sauvagerie face à une manifestation pacifique, qui de nous n'a senti peser la grande ombre du triomphateur de la dernière guerre.

Oui, mort ou vivant, son armée écrasée ou non, c'est Hitler qui est le vainqueur.

C'est Hitler qui fait peser sa loi puisque la torture est toujours pratiquée, les camps de concentration toujours en place et gorgés d'hommes et les populations des nations du globe muettes devant tout ce qui fut la gloire du fascisme.

A genoux devant Hitler, gouvernants de ce monde!

A genoux devant Hitler, peuples qui n'avez combattu qu'un ennemi de votre pays, et non pas un ennemi de l'humanité.

LA REDACTION.

RÉFLEXIONS SUR UNE GRÈVE

Le 26 octobre les travailleurs des transports de la région parisienne ont cessé le travail ! Cette grève vaut qu'on s'y arrête. A l'origine de ce mouvement il y a une augmentation de salaire. Oh je vous ferai grâce du détail si ce n'est pour constater l'effroyable complexité des calculs qui servent à établir les salaires et qui laissent le travailleur désemparé devant des montagnes de chiffres qui accouchent de salaires ridicules. L'Etat patron refusa cette augmentation, et un personnage chrétien, démocrate et barbu qui se prétend ministre des Transports déclara tout net qu'on ne pouvait souffrir des grèves tournantes « anarchiques » ; que les délinquants seraient sanctionnés et que d'autre part une grève générale mettant en danger le pays il se verrait dans l'obligation de réquisitionner les agents des services publics.

Miracle ! Ce sont ces propos ridicules de l'innocent Buron qui allaient servir à catapulter un mouvement en somme assez modeste à son origine. Le droit de grève était mis en cause ! Accepter toute atteinte à ce droit c'était précipiter la désagrégation des organisations syndicales dont la grève est le seul moyen de lutte vraiment efficace. Les syndicalistes l'ont bien compris et les dirigeants des trois fédérations de Cheminots, C.F.T.C., F.O., C.G.T., se mirent rapidement d'accord pour réaliser l'unité de Front indispensable au succès du mouvement.

La grève a été un succès. Je ne rentrerai pas dans des détails que chacun connait par la lecture de la grande presse. Je veux simplement essayer de tirer quelques conclusions de ce mouvement.

Il faut constater tout d'abord que dans l'état actuel des divisions syndicales, l'unité d'action est indispensable et que cette unité et l'attitude des organisations syndicales de cheminots vient de nous le démontrer, est possible ! Elle dépend des travailleurs eux-mêmes qui partout où ils se trouvent doivent l'imposer à leur direction syndicale.

Si à l'origine de ce mouvement des transports il y a une augmentation de salaire, la mobilisation des travailleurs s'est faite sur la défense du droit de grève donc sur la défense d'une des libertés dont le monde du travail connait le mieux le prix. Contrairement à ce qu'affirme trop complaisamment une bureaucratie syndicale paresseuse et timorée, la combativité de la classe ouvrière, lorsque les éléments du succès sont réunis, déborde largement le cadre de la modeste revendication de salaire.

La généralisation des grèves, et ce fut le cas de la grève des transports qui, des chemins de fer s'étendit a tous les transports, apparait à tous comme un facteur de lutte plus cohérent que les mouvements sporadiques que le patronat laisse traîner en longueur pour mieux les écraser et la lutte de nos camarades dockers de Marseille illustre de façon désastreuse la politique à la petite semaine des bureaux confédéraux des grandes organisations syndicales qui semblent oublier que la solidarité est un élément essentiel des luttes ouvrières.

La réussite de la grève des transports doit nous inciter à

(Lire la suite en page 2)

AU XXIIe CONGRÈS DE MOSCOU

UN BILAN DE FAILLITE ?

EN 1956, au XXe Congrès à Moscou, devant des délégués médusés, Khrouchtchev lançait à la face du Monde, un pavé audacieux. Les tyrannies du stalinisme étant dénoncées comme contraires au marxisme-léninisme, la société soviétique devait s'orienter vers une libération de ses institutions, un désarmement progressif, dans une conjoncture de paix, un accroissement de la production des biens de consommation et un relèvement général des conditions de vie de l'ouvrier russe.

Ce pari a-t-il été tenu ?

En ce qui concerne le premier point, un grand pas a été fait. Certes la démocratie, même formelle, n'est pas la règle de marche des institutions soviétiques. Et nos « libertés » occidentales pourraient sembler aux citoyens de l'U.R.S.S. procéder d'un socialisme libéral à bien des égards. Mais la réforme du code pénal, l'assouplissement de l'emprise du parti sur les organismes de

par Mesmin GILLARD

gestion, l'autonomie relative des facultés, sont des indices certains — par rapport au stalinisme — d'une modération calculée. Jusqu'où cette libéralisation peut-elle aller ? Vers le communisme ? C'est peu probable. Cela dépendra en définitive du rapport de force entre les masses et la classe dirigeante.

En effet, par bien des traits, la politique de Khrouchtchev semble s'orienter vers une technocratie, qui est l'aboutissement logique de la prédominence conférée depuis ces dernières années, aux hommes de science, qu'ils soient économistes, intellectuels ou techniciens. La tâche, dévolue naguère sous Staline à la bureaucratie du parti, est aujourd'hui impartie à une intelligentzia issue de nouvelles générations, qui n'ont pas été marquées par la Révolution, mais pour qui le développement colossal des techniques soviétiques constitue la « grande aventure ».

Toutes les personnalités qui entourent Khrouchtchev, sont de cette essence. Une des exceptions est peu être Gromyko — mais pour le chef d'Etat soviétique, il incarne trop bien l'« épouvantail bolchévique » dans les instances internationales pour que le maître du Kremlin ne se sépare d'un collaborateur aussi précieux, quand il s'agit de montrer les dents aux Américains. Mais personne ne se fait d'illusions à ce sujet, pas plus Kennedy que McMillan. Gromyko n'est qu'un commis de la politique étrangère qui s'élabore dans l'entourage privé de Nikita Khrouchtchev.

En vérité, s'il conserve encore un peu de la phraséologie révolutionnaire, Khrouchtchev, dans tous ses actes, apparait comme un homme d'Etat bourgeois, marqué par la bourgeoisie. Les avances, qu'il n'a pas cessé de faire, tout au long de son discours à la tribune du XXIIe Congrès, aux bourgeoisies du tiers-monde, en portent témoignage. S'il n'a que propos acides pour les Albanais et encouragements chaleureux pour les Indiens ou les Guinéens par exemple, ce n'est pas parce que le léninisme anime ces derniers, mais bien au contraire, parce que le sursaut national qu'ils symbolisent, s'inscrit dans la politique khrouchtchevienne d'orgueil national.

En ce qui concerne le désarmement qui avait été annoncé à grands renforts de propagande par la démobilisation de quelques unités d'infanterie, on peut dire que le man-

(Lire la suite en page 3)

Ne touchez pas aux syndicalistes espagnols

Nous ne voulions pas y croire ! — Certes l'arrestation, par la police de France d'une poignée d'officiers factieux et de politiciens tarés, déconsidérés même dans les milieux activistes d'Alger fournissait le prétexte. L'aventure d'El Campesino — qui n'a aucun lien avec les syndicalistes de la C.N.T. Espagnole en exil — pouvait passer pour un ballon d'essai. Certes, ce gouvernement bafoué au cours du procès des Barricades pouvait miser sur un troc odieux et contre nature pour faire oublier ses complaisances et sa complicité avec certains des éléments qu'il avait laissé partir pour l'Espagne !

par Maurice JOYEUX

Pourtant nous ne voulions pas croire qu'il fût possible de revivre ces heures dégradantes où un homme, Company, ancien président de la Généralité de Catalogne, était livré à Franco par les régimes infects, installés par Hitler en France et en Belgique.

Nous ne voulions pas y croire ! — La veille encore, le ministère de l'Intérieur avait donné des assurances à des syndicalistes Force-Ouvrière qui, inquiets, avaient fait une démarche auprès de lui.

Nous ne voulions pas y croire et pourtant, brutalement, dans la nuit du mercredi au jeudi 12 octobre, 11 militants de la Confédération Nationale du Travail Espagnole en exil (C.N.T.) étaient arrêtés et conduits dans les locaux de la préfecture de police.

Franco, l'homme qui maintient depuis vingt-cinq ans le peuple espagnol sous le joug, qui fut le collaborateur de l'Axe au cours de la dernière guerre avant d'abandonner, tel un rat, le bateau qui sombrait, entendait faire payer à son prix son dernier reniement. Il exigeait qu'on frappe la C.N.T., aile marchante du mouvement anti-fasciste espagnol.

La riposte fut rapide. Alertés par les militants libertaires les organisations anti-fascistes réagirent... La Ligue des Droits de l'Homme, la Fédération de l'Education Nationale, le Syndicat National des Instituteurs, les organisations syndicales libres, et en particulier l'Union départementale Force-Ouvrière, la Fédération socialiste de la Seine, les Jeunesses socialistes etc... exigèrent la libération des militants emprisonnés.

Devant l'indignation, que ce procédé d'un troc éventuel soulevait dans toutes les couches de la population, dix de nos camarades furent libérés le lendemain. Un seul reste incarcéré et la protestation des travailleurs doit s'accentuer pour l'arracher des mains d'une justice sans scrupules et sans conscience.

(Lire la suite en page 3)

VENDREDI 17 NOVEMBRE

à 20 heures 45, pour le

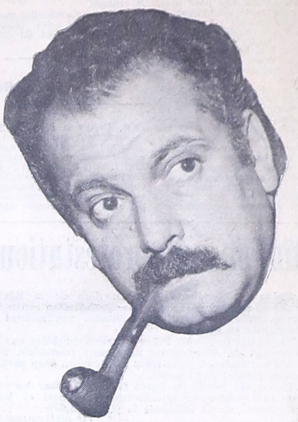
GALA ANNUEL

du Monde Libertaire

Un programme sensationnel présenté par

Simone CHOBILLON

avec



GEORGES BRASSENS

Jean BERIAC • Léo CAMPION • Serge FARKAS

LES 3 HORACES

Le Trio MATH SAMBA • René PAUL • MICHELE et CHRISTIAN

Francesca SOLLEVILLE • Un grand ballet espagnol

et

LES TAGS BROTHERS

au piano
Yvonne SCHMITT

Régie artistique
SUZY

Allocution de Maurice LAISANT

Dès maintenant retenez vos places (5 NF). Librairie du journal, 3, rue Ternaux, 11e ; Librairie, 53 bis, rue Lamark, Paris (18e) ; C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe ; au concierge de la Mutualité ou près des militants de la F.A. Ouverture des portes 20 h.

Tu ne tueras point

Pas question de juger ce film, qui n'a pas encore été projeté en France.

Nous devons cependant à l'initiative du « Ciné-Club du Canard » d'avoir pu entendre l'auteur nous raconter l'histoire d'une création au « pays des Droits de l'Homme » comme quelques naïfs continuent encore à appeler le royaume de la Grande Zora.

Voici quelques aperçus des bassesses de Sa Splendeur.

—Autant-Lara projette depuis plusieurs années de faire un film sur l'objection de conscience. Il a obtenu, en 1950, l'autorisation de tournage. Celle-ci n'a jamais été retirée. A cette époque, Gérard Philipe était d'accord pour tenir le premier rôle. Cependant, aucun producteur ne veut s'engager dans cette aventure. Le cul de Babette est évidemment plus rentable.

— Dix ans plus tard, un producteur italien accepte le scénario. L'office italien de cinéma refuse l'autorisation de tournage. La Yougoslavie la donne.

— Le film est tourné en Yougoslavie, bien qu'il soit cent pour cent parlé français. Puis choisi par le comité d'organisation pour être présenté au festival de Venise.

— C'est alors que surgit un nommé Malraux André qui se prend pour on sait trop quoi parce qu'On lui a octroyé un strapontin de ministre. Apprenant la sélection, le 10 août dernier, il fait venir à Paris le directeur du festival et lui joue la scène du grand méchant loup.

— Mais la colère de cette grande capricieuse a fait long feu et le quai d'Orsay entre dans la danse. Plus on est de folles, plus on s'amuse. « Tu ne tueras point » passe pourtant en séance du festival. Ce jour-là, on puise dans les trésors de la stratégie occidentale : retenue massive de places par des ressortissants français décidés à ne pas aller à la représentation pour créer des vides dans la salle, appel à la solidarité des bons amis d'outre-Rhin qui n'ont rien à refuser à nos badernes.

— Lesdits ressortissants français, en outre, changeaient de trottoir avec empressement chaque fois qu'ils rencontraient le metteur en scène pestiféré (1).

— Mise en condition de la presse française. Entre autres l'envoyé de « Combat » fait savoir, le matin précédant la projection... que le public a sifflé et hué dès les premières images. De la belle information.

— Puis vinrent les tractations d'avant distribution des prix. Les pressions y sont habituellement d'ordre financier ; cette fois, notre culturel en chef fit donner à plein les petites larves dressées à pareilles besognes. Monsieur de Baroncelli (du « Monde »), membre du jury, aurait été parfait dans le rôle de « médiateur » ; en clair : il sut fort bien noyer le poisson.

— Depuis, on ne compte plus les interpellations du gouvernement par les parlementaires italiens qui ont vu le film en séance privée. N'espérons pas trop que cela ait lieu ici alors que les anthropoïdes déguisés de Papon ratonnent sous les yeux de la population sans que Debré ait à en avaler une bouchée de travers.

La censure artistique, la réclusion des objecteurs, les poursuites contre la presse non-aux-ordres, les tentatives de suppression du droit de grève, les pogroms officiels dans les rues de Paris sont les divers aspects de la collectivité conçue comme une chiourme... par ceux qui veulent en être les gardes.

Ceux qui savent si bien utiliser la Seine aujourd'hui pourraient demain se repentir d'avoir donné un tel exemple.

Marc PREVOTEL

(1) Rendons justice à Michel Duran (sans rien retirer des griefs qu'on lui fait, par ailleurs) : il fut un des rares journalistes français à apporter sans restriction son appui à Claude Autant-Lara.

LE MARCHÉ COMMUN EUROPÉEN

EN tout temps les hommes ont pratiqué l'échange et l'échange suppose nécessairement la division du travail. Chacun se borne à produire certaines choses ou à fournir certain travail qu'il échange ensuite contre le produit du travail des autres. Il est facile de comprendre que chacun aussi exerce son activité là où il est le plus apte et exploite les richesses que la nature met à sa disposition là où il vit. L'immense développement du bien-être général du dernier siècle, surtout dans les pays occidentaux est dû à la division du travail et aux échanges internationaux. Tout homme de bon sens, tout responsable du destin de ses semblables ne peut que s'incliner devant cette éclatante vérité.

La logique exige donc que le travail de production et les échanges ne soient pas contrariés par des mesures inopportunes, mais au contraire favorisés par ceux qui ont le pouvoir d'influencer la marche de l'économie. Le mécanisme de l'échange n'est un instrument utile au bien-être général que s'il est libre, c'est-à-dire à l'abri des coalitions d'intérêts particuliers. Ajoutons que cette liberté est en accord avec la loi naturelle, la volonté de Dieu, dirait un croyant.

Est-ce bien ainsi que vont les choses? On est bien obligé de constater que le monde du XXe siècle ne donne pas ce sens à son activité économique. Il a nettement tourné le dos au libéralisme économique né de la Révolution de 1789 et s'est engagé dans la voie d'un dirigisme plus ou moins totalitaire et d'un protectionnisme orienté vers les autarcies nationales. On peut voir aujourd'hui les tristes résultats de ce retour à des méthodes préhistoriques du troc ou au système des économies compartimentées : deux guerres générales, effroyables, des conflits insolubles provenant de traités insensés, prolifération d'Etats comme au Moyen Age. On multiplie les frontières, les barrières économiques, on arrête, on emprisonne, on pille, on tue, on pend, on s'étripe un peu partout ; le cannibalisme même devient un phénomène normal et a droit de cité en Afrique.

Et cependant, la loi naturelle qui s'impose comme une nécessité est là qui s'offre à nous avec tout son cortège de forces qu'il suffit de comprendre pour les discipliner et les rendre favorables. Un exemple en ce moment, qui pourrait changer le cours des événements, illustre cette thèse : c'est la création du Marché commun européen. Il y a là un test qui place les dirigeants, les économistes, les hommes politiques, les partis, les syndicats, les producteurs et les consommateurs, etc., en face de leurs responsabilités et qui mesure leur degré de compréhension de l'évolution économique.

Pour nous, libertaires ou anarchistes, notre religion est faite depuis qu'il y a des libertaires et des anarchistes. Nous sommes pour la libre circulation des biens et des personnes sur toute la surface de la planète.

Mais entendons-nous bien : pour nous le Marché commun n'est pas et ne doit pas être cette coalition

par J. FONTAINE

d'intérêts particuliers nationaux que cherchent à réaliser nos thaumaturges officiels : un panier de crabes. Comme toutes les grandes réalisations de l'histoire, c'est malgré eux et même contre eux, contre leur monde que se construit le monde de demain. Le Marché commun ou tout marché fonctionnant sur un plus grand ensemble peut absorber plus facilement et sans plus de frais un bien plus grand volume d'échanges ; mais pour qu'il joue pleinement son rôle, il faut que disparaissent les marchés nationaux dans ce qu'ils ont de nationaux.

Voilà ce que ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre nos maîtres en politique et en économie. Ils veulent se laver sans se mouiller. Ils sont les tenants, conscients ou inconscients, de toutes les hérésies économiques passées, présentes et futures. Le malheur veut qu'ils soient d'accord avec les préjugés et les sentiments des masses et même des gens très bien, les gogos de toutes opinions. Cette conjonction des opinions et des activités individuelles et collectives sert admirablement ceux qui vivent grassement de la situation actuelle de l'Europe, emprisonnée par ses marchés nationaux. Pensons à ce que coûtent à l'économie européenne les barrières douanières avec leurs tarifs fiscaux, leurs tarifs protecteurs, leurs tarifs éducateurs, leurs tarifs de marchandage, leurs tarifs de représailles, leurs tarifs anti-dumping, leurs tarifs de préférence sans compter les contingents et les frais immenses nécessités par le fonctionnement du contrôle des changes. Tout ça n'existe pas dans les marchés intérieurs et ne doit pas exister dans un marché européen bien compris. Des centaines de milliards pourraient être ainsi rendus à l'économie productive.

Examinons quelques arguments qu'on présente aux masses et au grand public pour le détourner d'une économie européenne ou mondiale commune. On dit par exemple aux producteurs français : vous serez ruinés si on laisse entrer en France librement le beurre danois, les œufs de Hollande, les oranges d'Espagne, les articles manufacturés allemands ou anglais, etc., parce que toute cette production sera vendue aux dépens de la production française. C'est faux, car si c'était vrai, chaque région de notre pays aurait intérêt à avoir son marché fermé interdit à tout producteur étranger à la région. Chacun sait bien qu'il serait insensé de rétablir les barrières douanières d'avant 1789, qui nous ramèneraient les famines et la disette. La vérité c'est que toute protection accordée à une branche de la production est un sacrifice pour le pays et un appauvrissement de l'économie.

On dit : il faut organiser le marché de manière que chaque nation vende aux autres autant qu'elle achète, sinon c'est le déséquilibre des balances commerciales, c'est-à-dire la faillite pour certaines d'entre elles. D'abord c'est archi-faux de croire qu'une balance équilibrée ou créditrice soit de ce fait un avantage. S'il en est ainsi, c'est par pur hasard. Parler ici de déficit est un terme impropre qui prête à équivoque. Le déficit d'une balance des comptes, si tant est qu'il puisse exister, n'a rien de commun par exemple avec le déficit budgétaire ou le déficit chronique de nos grandes entreprises du secteur nationalisé ou protégé. C'est faire preuve d'une complète ignorance des phénomènes économiques que de confondre les deux choses. Quoi qu'il en soit, il ne sera pas plus question de balances commerciales dans un Marché commun véritable que dans les marchés intérieurs, par exemple chez nous entre la Bretagne et la Provence, entre la Gironde et la Seine-Maritime ou entre Paris et Lyon, etc. Nos dirigeants jouent cependant cette carte avec succès. La carence des syndicats et des forces populaires d'avant-garde au sujet du problème du marché européen, est si complète, que personne ne pose cette question : pourquoi depuis que notre balance des comptes est équilibrée à 100 p. 100, jamais la crise économique n'a été si générale et si grave ?

Il y aurait bien des choses à dire encore. Il nous faut conclure par cette simple vérité : le Marché commun ne peut être autre chose que la libre circulation des biens et des personnes dans toute l'Europe ; et cette autre : si les travailleurs voulaient s'occuper sérieusement de la quesiton par l'action directe, le marché pourrait fonctionner du jour au lendemain et leur pouvoir d'achat pourrait doubler en quelques années. Il n'y a qu'à voir ce que l'économie commune a donné dans l'Amérique du Nord.

PLUIE CÉLESTE

Somme toute, ça se passe à peu près ainsi : chaque fois que le ministre de l'éducation nationale demande 1 milliard, le ministre des finances lui accorde 700 millions. Il n'en dépense que 500, si bien que, l'année suivante, son peu d'empressement à utiliser les crédits sert de prétexte à ne lui en consentir que 350... Et ainsi de suite.

Bien sûr, ce ne sont pas là les vrais chiffres. Mais le schéma est véridique. A chaque budget, le crédit alloué à l'éducation nationale est nettement inférieur aux besoins les plus rigoureusement établis, et le gouvernement excipe pour justifier cet écart, du fait que le ministère intéressé, même avec des crédits insuffisants, ne les épuise pas en entier, à cause de sa lenteur à réaliser son programme.

Les ministres en question ne sont-ils pas d'accord pour synchroniser l'indolence de l'un et l'avarice de l'autre ? La solidarité ministérielle, c'est cela !

Ainsi, d'année en année, le programme se traîne, et l'on aboutit à des rentrées comme celle d'octobre 1961.

Mais ce serait une erreur de croire que cette avarice et cette indolence se manifestent dans tous les domaines. Le nouveau budget ne prévoit-il pas, pour les écoles confessionnelles, 487 millions en 1962, au lieu de 200 cette année, afin de financer les établissements ayant un contrat?

Ici, pas d'indolence : du zèle ! Pas d'avarice : de la prodigalité !

Sainte Thérèse avait promis de passer son éternité à faire tomber du ciel une pluie de roses sur la terre. Les gouvernants de la Ve République passent, dirait-on, leur règne très provisoire à parachuter la manne céleste — c'est-à-dire notre argent à tous — sur leur chère école toute-benoîte, leur « vert pâturage » de prédilection ici-bas, leur véritable « petit arpent du bon Dieu ».

P.-V. BERTHIER

Vive la fraternité franco-allemande

DANS son texte immortel sur la tolérance « apanage de l'humanité », Voltaire signalait que François Ier par politique, s'était allié aux protestants allemands, tandis que par politique, il persécutait les protestants français. Le camarade Khrouchtchev mériterait un hommage aussi ironique. Dans sa performance oratoire au 22e Congrès du Parti communiste soviétique, il a vigoureusement condamné, au nom de l'internationalisme, les survivances nationalistes dans les peuples soumis à sa dictature. Mais il n'a pas oublié de ranimer directement le nationalisme français avec l'espoir de réveiller ainsi le nationalisme allemand.

Insidieusement sans doute. Il s'est contenté d'affirmer que l'alliance franco-allemande est « contre nature ». Ses agents agissent avec moins de retenue : Une masse de documents en langue française partant d'Allemagne soviétisée, à des adresses françaises depuis des années, ont pour objet de discréditer la République de Bonn, d'entretenir la « bochophobie » qui remplit toujours le cœur et le ventre des petits bourgeois français. Et beaucoup d'ouvriers obéissent aux mêmes impulsions, subissent les mêmes répugnances.

A ceux qui ne veulent pas céder aussi facilement à la phobie de « l'ennemi héréditaire », on offre avec une complaisance suspecte, des rétrospectives, où les atrocités nazies paraissent en gros plan, avec en fond sonore, le Chant des Partisans, la marche des héros de la Résistance.

Nul observateur sérieux n'a décelé d'initiatives revanchardes en Allemagne fédérale, où le réarmement est encore difficilement toléré. Mais ceux qui ne répètent pas docilement les mensonges d'Ulbricht doutent de la bonne foi allemande. Le Boche n'est-il pas, selon la vérité révélée, féroce, lorsqu'il est fort, hypocrite lorsqu'il est affaibli ? Ne discutez pas. De tels slogans échappent à la critique.

Mais ne vous emballez pas trop non plus. Déjà des industriels allemands regardent du côté de l'Est. Depuis le coup de Berlin, la confiance en l'Occident s'est quelque peu estompée dans le peuple allemand. Les explosions nucléaires commandées par Khrouchtchev — et contre lesquelles, ici, les protestations restent mesurées et discrètes — n'ont pas que des retombées radio-actives. Elles peuvent aussi dissoudre les âmes et fortement impressionner des gens qu'une prospérité relative ne prédispose guère à l'héroïsme. Dès que Khrouchtchev aura senti quelque changement d'orientation à Bonn, ses agents allemands s'emploieront alors à réclamer la révision des diktats de 1945, à souligner l'humiliation du peuple allemand qui ne retrouvera sa dignité et... peut-être ses frontières de 1939, qu'en s'alliant à son allié naturel de l'Est. Politique de Bismarck menant à un nouveau pacte Hitler-Staline. Il suffira de découvrir ou de fabriquer un nouvel Hitler.

⁂

— Allons-nous comprendre et réagir ? J'insiste car c'est là notre mission, à nous d'abord, à nous surtout. Nous répétons sans doute, après Lamartine : **« Patrie, autre mot pour dire barbarie... La fureur et la haine ont seules une patrie, la Fraternité n'en a pas ».** Mais cette profession de foi implique une action immédiate, concrète, contre l'exaspération des nationalistes. Et parce que nous ne sommes jamais engagés par la grande politique de nos gouvernants, nul ne peut suspecter le désintéressement de notre campagne pour la fraternité franco-allemande.

par Roger HAGNAUER

C'est que l'antigermanisme pénètre partout, par des voies subtiles et machiavéliques. D'aucuns incriminent parfois le matérialisme sordide que la remarquable expansion allemande explique et entretient. Il n'y aurait plus d'idéal, ni de courage moral, ni même de culture intellectuelle gratuite. Nous n'en débattons pas ici. Il est vrai qu'une société, où tout semble fonctionner sous le signe de l'aisance et de la sécurité ne connaît pas cette inquiétude salutaire... Cette volonté virile de « chevaucher les chevaux d'or de l'impossible ! » Mais les menaces qui pèsent sur l'humanité tout entière produiraient plutôt un effet contraire, et d'ailleurs aussi redoutable.

C'est un autre chef d'accusation germanophobe qui nous touche le plus. On incrimine l'ignorance des monstruosités nazies dans lesquelles on tient la jeunesse allemande. Et l'on veut en déduire que les survivants du IIIe Reich n'ont rien appris et n'ont oublié que les crimes dont ils furent les complices.

Mme Dominique Auchères a publié dans **« Lectures pour tous »** d'août 1961, le résultat d'une enquête menée à Berlin (avant la fermeture du ghetto soviétique) auprès de dix étudiants et de leur professeur.

Celui-ci n'a pas caché ses scrupules à décrire brutalement le nazisme devant ses élèves, dont l'un peut-être fils d'un ancien S.S., l'autre fils d'une victime d'Hitler. Sa gêne d'évoquer son attitude résistante devant un collègue qui fut plus docile. Quel est l'éducateur digne de ce nom qui ne connaît de tels scrupules ? Et solidaires de la Résistance en 1945, n'éprouvions-nous pas quelque retenue, devant des amis qui s'étaient fourvoyés, sans se déshonorer ?

Mais les jeunes Allemands interrogés ont voulu connaître le passé de leurs pères, en dehors des programmes scolaires. Ils ont même lu avec passion la relation du procès Eichmann.

Ils supportent un lourd complexe de culpabilité, et la rupture avec la génération précédente n'a pas dégagé leur avenir.

Ce sont ces jeunes qu'il faut délivrer. D'abord parce qu'il est injuste d'incriminer le seul peuple allemand. La génération coupable, si elle l'est, se localise dans le temps, non dans l'espace. Nous pouvons nous y inclure. Les défaillances et les échecs du prolétariat allemand sont liés à nos propres insuffisances, à notre incapacité de liquider la politique de guerre. C'est la victoire militaire de l'Entente, dont nous n'avons pas su nous délivrer nous-mêmes qui est à l'origine de l'hitlérisme — dont la terrible crise mondiale de 1930 et l'implacable misère allemande qui en fut la cause, ont accéléré la croissance et assuré le succès. Accuser le seul peuple allemand, incriminer l'âme allemande, c'est, une fois de plus **« faire mea culpa en frappant sur la poitrine des autres ».**

Voyons plus loin encore. Ce complexe de la jeunesse allemande laisse entrevoir des lendemains tragiques. Erik-Maria Remarque dans **« A l'Ouest, rien de nouveau »** présente cette jeunesse sortie des écoles, dont la guerre a liquidé le passé fragile et qui est jetée dans le désespoir de la guerre. Les survivants sans emploi, déclassés, dévoyés, se sont engagés dans des aventures où l'abnégation coudoyait le banditisme.

Ce furent ces jeunes nationalistes que Karl Radek — alors représentant de l'Internationale Communiste — qualifiait de **« Pèlerins du Néant »**. Plus tard, pas mal de communistes courageux, abandonnés par leur Parti, les ont retrouvés, et presque tous ont cru redevenir efficaces sous l'uniforme nazi. Si l'on veut revenir vers le passé, encore faut-il ne pas arrêter la vision rétrospective à ce qui fut plus une conclusion qu'un commencement.

Mais le présent peut suffire à notre vigilance. Il n'est pas assuré que nous saurons vaincre la Fatalité qui mène à la servitude et à la guerre. Nous serons certainement vaincus et éliminés si nous laissons une malédiction artificielle paralyser nos compagnons les plus proches et qui devraient être les plus fraternels.

P.S. — J'espère que les lecteurs du M.L. auront pu rectifier les phrases de mon dernier acticle chargées de coquilles.

Une ligne sautée rendait cependant inintelligible mon allusion aux contradictions apparentes chez les grands bourgeois allemands. Si les gros commerçants regardent plutôt vers l'Ouest, es industriels commencent à se tourner vers l'Est. Et le représentant de la firme Krupp se livra en Pologne et peut-être en U.R.S.S., à des prospections dont on ne peut dire qu'elles furent fructueuses mais qui restent bien significatives.

Ce n'est d'ailleurs pas qu'en Allemagne, que des capitalistes envisagent favorablement des investissements dans des pays... « socialistes » où la grève et même la revendication ouvrière sont frappées comme crimes de haute trahison !

Motions de protestation

L'Union des Syndicats Force Ouvrière de la Région Parisienne élève la plus vigoureuse protestation contre les mesures policières visant des militants antifascistes et syndicalistes espagnols.

L'Union des Syndicats Force Ouvrière considère que les concessions de cette nature au régime franquiste, allié naturel des factieux, constituent un nouveau coup porté à la démocratie et aux libertés.

L'Union des Syndicats Force Ouvrière assure les militants antifascistes et syndicalistes espagnols et leurs organisations, de sa solidarité la plus complète.

(13 octobre 1961.)

La Ligue des Droits de l'Homme est informée qu'un certain nombre d'arrestations ont été opérées dans la nuit de mercredi à jeudi, par la D.S.T., dans les milieux de réfugiés espagnols particulièrement proches de la Confédération nationale du Travail (C.N.T.) à tendance anarchiste.

En fin de journée, aucun de ceux qui ont été gardés à vue n'a été rendu à la liberté.

Les accusations les plus contradictoires et les plus aventureuses ont été formulées contre eux.

La Ligue des Droits de l'Homme rappelle que ces Espagnols et leurs famille sont en France depuis vingt-cinq ans et y ont eu une conduite exemplaire. Ils sont mêlés à la population française, et parfois même par les liens du mariage.

La Ligue n'ose pas envisager que ces tracasseries soient le résultat d'un accord secret entre le pouvoir actuel et la dictature de Madrid, qui consisterait à envoyer aux îles Baléares ceux que la France a laissé s'évader, en échange de mesures de rétorsion et de coercition contre des travailleurs espagnols auxquels la France avait accordé le droit d'asile.

Devant les mesures d'éloignement qui menacent ces réfugiés, la Ligue lance un appel à l'opinion pour que, par sa protestation, elle rende réel et efficace ce droit d'asile que la France des Droits de l'Homme s'est toujours honorée d'appliquer.

(12 octobre 1961.)

Dans la nuit du 11 au 12 octobre 1961, la Police a procédé à l'arrestation de plusieurs membres de la C.N.T.E. dans Paris.

Devant cet arbitraire, la Commission Régionale élève la plus véhémente protestation.

Rien ne justifie l'attitude dont est victime la CNTE organisation anarcho-syndicaliste, sans appartenance politique d'aucune sorte.

Elle rappelle que depuis 22 ans qu'elle est en exil, elle s'est toujours conformée aux dispositions de la Convention de Genève, sauf pour prendre place pendant la période tragique 1940-1944 aux côtés des défenseurs de la liberté.

Calendrier S.I.A.

Les camarades du Conseil National **de Solidarité Internationale** Antifasciste, nous communiquent que l'édition du Calendrier de 1962 sera bientôt terminée et mise en vente dans le courant de novembre.

Il sera présenté sous une couverture en quatre couleurs avec six feuillets illustrés de dessins en trois couleurs ; ces dessins artistiques dus à la plume de la jeune dessinatrice Diana Tudela, présentent les Saisons sous un aspect original et allégorique.

Au verso sont les textes de vulgarisation de la doctoresse A. Poch, sur six maladies autrefois incurables et qui, actuellement, grâce aux progrès de la biologie, de la chimie et de la médecine, peuvent être traitées efficacement, sinon toujours guéries.

Tant au point de vue artistique que scientifique, nous sommes certains que ce Calendrier de 1962 aura l'approbation de tous et qu'il aura un grand succès de vente pour le bénéfice des œuvres de S.I.A. En raison des augmentations portant sur le prix du tirage, des clichés, etc., le C.N. de S.I.A. s'est vu dans l'obligation de porter ce Calendrier à 2,50 NF (250 anciens francs), mais avec l'habituel rabais de 10 % sur les commandes à partir de 10 exemplaires.

Comme tous les ans, il y a une édition en français et une autre en espagnol, et en précisant le nombre d'exemplaires qu'ils désirent recevoir en chaque langue — les camarades et les sections de S.I.A. peuvent dès maintenant passer leur commande au C.N. de S.I.A. - 21, rue Palaprat à Toulouse (Haute-Garonne). — C.C.P. 1230-50 - TOULOUSE.

Alerte !

Nous nous empressons de faire paraître cette information qui nous parvient en dernière heure, et qui doit préluder à une vaste protestation pour sauver notre camarade Louis-Miguel LINSUAIN de la mort.

La rédaction.

Alors que nous avions la certitude que notre camarade Louis-Miguel LINSUAIN se trouvait dans une ambassade latino-américaine, où nos camarades de Cuba lui avait ménagé un asile, nous recevons la surprenante nouvelle que ce vaillant compagnon se trouve détenu depuis la mi-juillet à Santiago-de-Cuba, au secret le plus absolu, et accusé de participation à un complot monté par la police castro-communiste.

On lui prête l'intention d'avoir voulu attenter à la vie de Castro avec lequel il avait eu quelques altercations au sujet de Ligue politique pro-U.R.S.S.

Cette monstrueuse accusation, qui peut conduire notre camarade à la mort, doit rencontrer l'opposition farouche de toutes les organisations libertaires du monde, de toute la presse internationale anarchiste, appuyées par tous les mouvements encore libres et par tous les hommes de cœur.

Une campagne universelle doit secouer le monde pour sauver Louis-Miguel LINSUAIN et le rendre à la liberté.

Rappelons que ce vaillant camarade fut lieutenant de l'armée rebelle sous les ordres de Raoul Castro-Ruiz et rappelons encore qu'il est le fils de l'inoubliable militant anarchiste espagnol Domiguo Germinal.

La guerre civile est terminée et la révolution triomphante ; il abandonna l'armée rebelle pour se consacrer aux activités syndicales.

Désigné secrétaire général de la Fédération de l'alimentation de la province d'Orient par la volonté populaire, il eut (comme il fallait s'y attendre) des heurts avec les communistes désireux d'accaparer et de contrôler les syndicats.

Ceux-ci, selon des méthodes devenues classiques de leur part, menèrent une campagne de discrédit personnel contre notre compagnon, puis, avec l'appui des forces policières de la dictature Fidéliste, ils le destituèrent purement et simplement.

Nous nous adressons à tout notre mouvement pour la réalisation dans chaque pays d'une campagne immédiate en faveur du camarade Louis-Miguel LINSUAIN, par la presse, la radio et la télévision avec l'appui de tous les organismes et personnalités amis.

Nous suggérons aussi l'envoi de télégrammes à Fidel Castro exigeant la liberté de notre camarade, ainsi qu'aux organisations internationales ayant pour objet la défense des droits humains.

Pour la délégation générale du mouvement cubain,
Amar DIEGUEZ

Nous adressons à Castro notre protestation la plus indignée et la plus véhémente contre ce crime.

Nous nous élevons contre cette atteinte à la liberté, indigne d'un régime se réclamant de celle-ci.

Nous exigeons la libération de notre camarade au nom de la justice et de l'humanité.

Nous appelons tous les libertaires à se solidariser contre ce crime.

Secrétariat aux Relations internationales.

VIENT DE PARAITRE
POUR LA LIBERTE
CONTRE L'OBLIGATION DES VACCINATIONS

par Marcel Lemaire
président de la Ligue nationale contre les vaccinations obligatoires

Préface de Me Frédéric Hoffet, avocat au Barreau de Strasbourg.

Une documentation complète sur le problème des vaccinations comportant une analyse comparée des faits, des statistiques, des rapports médicaux.

Une apologie de la liberté des vaccinations et une critique sévère de la politique française des vaccinations, si différente de celle qui est pratiquée dans les autres pays qui connaissent une liberté souvent complète dans ce domaine.

En vente à notre librairie.

L'ÉNIGME CUBAINE

Dans le numéro 1 de sa « Gacetilla Austral », le docteur ès-sciences-sociales Carlos M. Rama insiste sur la nécessité d'une information directe, personnellement vécue, en marge des grandes entreprises de communication qui caractérisent les sociétés de masse. C'est là une idée que j'avais jadis tenté de mettre en pratique, en publiant, au début des années 1930, une « Correspondance Internationale Ouvrière » hebdomadaire, présentant des témoignages de première main sur les événements politiques et sociaux. Ainsi s'était établi un dialogue vraiment international, « *à la base* » ; mais il n'a pas survécu à la prise du pouvoir nazie, à l'émiettement des élites ouvrières non-conformistes et à la déroute de l'esprit d'indépendance face aux organisations de masses et aux sectes idéologiques. Quoi qu'il en soit, je ne puis que saluer avec un vif plaisir l'initiative d'un jeune professeur d'université tendant à faire du Rio de la Plata le point d'implantation d'une liaison informative nouvelle. Auteur d'une thèse de doctorat française intéressant la théorie de l'Etat (vu sous l'angle libertaire), Carlos M. Rama enseigne actuellement cette matière à Montevideo, dans le cadre des programmes universitaires de la Faculté

par André PRUDHOMMEAUX

des Sciences sociales. Or, il existe, parmi les milieux libéraux et socialistes de l'Uruguay, deux courants d'opinion relativement à l'expérience Castriste à Cuba. C'est ainsi que l'Athénée de Montevideo, fondée en 1875 sur des bases d'enseignement populaire très avancées pour l'époque, est devenue le théâtre d'une scission entre castristes et anti-castristes, ces derniers conservant la majorité.

Le professeur Rama, qui était vice-président de l'Athénée de Montevideo, est parmi les créateurs d'un organisme nouveau, l'Athénée Uruguayenne (il soutient le journal « La Lutte libertaire », organe de la F.A.U., tandis que le journal anarchiste indépendant « Volonté » combat la dictature personnelle du Chef d'Etat cubain !) ; comme contribution à ce débat, le docteur Rama a pris une position éditoriale très remarquée. Il a publié, dans son organe, un texte intitulé « Bilan de Cuba », que je traduis intégralement pour la clarté du débat tout en faisant, bien entendu, les plus expresses réserves sur la *réalité* et sur la *valeur* des réformes de structure attribuées au gouvernement castriste.

En face de ce tableau impressionnant de réalisations sociales, l'initiateur de la « Gacetilla Austral » ne se pose, semble-t-il aucune question, ce qui serait pourtant le rôle d'un organe d'information interindividuel et non-dogmatique, fondé sur le libre examen. Et cependant, que de points d'interrogation s'imposent à l'esprit, même le plus favorable en principe à la diffusion de la « bonne nouvelle » et du « miracle » cubain... Les résultats proclamés ont-ils été obtenus ? en quelle proportion ? par quelles méthodes ? au prix de quels obstacles et de quels sacrifices? Etaient-ils désirables ou inéluctables en tant que fins, et compte tenu des moyens employés ? Les classes possédantes et dirigeantes de type bourgeois n'ont-elles pas été remplacées à la tête du pays par une nouvelle classe disposant de moyens totalitaires, et par un parti qui met en œuvre ces méthodes et ces moyens? Les fonctions de répression et d'exploitation ont-elles été abolies, ou transférées ?... Et, si le peuple cubain est heureux, à quoi servent les 400.000 armes automatiques détenues par la nouvelle armée milicienne, avec ses conseils de guerre et ses prisons surpeuplées ? Dans quelle mesure les syndicats sont-ils autorisés à défendre les intérêts directs de leurs membres et à se développer dans le respect des minorités qu'ils comportent ? La propagande libertaire est-elle tolérée des nouveaux pouvoirs et à quelles conditions ?

Les membres du Groupe Francisco Ferrer de Versailles, réunis le 15 octobre, ont examiné la question, et ont précisé leur position de la manière suivante :

« Nous ne prétendons pas, pour notre part, avoir la vérité infuse, ni juger sans appel, à distance. Mais notre expérience des révolutions du XXe siècle nous met en garde devant un programme et un bulletin de victoire qui ressemblent, à bien des égards, à ceux qu'ont lancés — avec la même orchestration de mitrailleuses et de discours — les régimes bolchéviste, national-socialiste, fasciste, franquiste, nassérien, etc. Elles nous ont enseigné la méfiance à l'égard du retournement des rôles qui font des victimes d'hier les bourreaux d'aujourd'hui, et, des prolétaires, des garde-chiourme. La parole est à ceux de nos camarades des cubains qui ne se sont pas inclinés devant « l'inévitable » ! »

Un bilan de Cuba

(Traduit du numéro 1, juillet 1961, de la « Gacetilla Austral ». Editeur : Carlos M. Rama, Coronel Alegre 1340, Montévidéo, Uruguay.)

La Révolution cubaine, en ce début d'année 1961, a obtenu, se basant naturellement sur l'expérience de toutes les révolutions antérieures à travers l'histoire, des résultats aussi rapides que probants, et qui sont les suivants :

1) Suppression de l'armée régulière, remplacée par des milices populaires volontaires ; elles encadrent tout le pays avec environ quatre cent mille adultes qui disposent chez eux d'armes automatiques.

2) Liquidation totale de la grande bourgeoisie.

3) Réduction au minimum de la petite bourgeoisie intermédiaire, sauf à la campagne, où elle a été absolument supprimée.

4) Liquidation totale des investissements capitalistes étrangers, lesquels se montaient à un milliard de dollars, rien que pour les Etats-Unis.

5) Disparition des corps de répression bourgeois (police, magistrature, etc) et réduction de l'Eglise catholique à un rôle d'entité privée sans influence économique, politique ou culturelle.

6) Suppression, ou réduction considérable, des fléaux ou vices sociaux (jeu, alcoolisme, prostitution, usage des drogues, etc.) ainsi que de toute discrimination raciale.

7) Liquidation du chômage ouvrier et paysan, total ou saisonnier.

8) Fin de la dépendance où se trouvait le pays à l'égard de la puissance impérialiste voisine.

9) Augmentation de 40 % de la consommation d'aliments par rapport aux chiffres de 1957.

10) Augmentation du volume brut de la production nationale.

11) Plan d'habitation mettant de nouveaux logements à la portée des travailleurs, tout en réduisant le pourcentage de la part du revenu familial consacré à l'habitation.

12) Immense augmentation de la culture des masses, et mise en œuvre en 1961 d'un plan pour la liquidation définitive de l'analphabétisme.

13) Nationalisation de la culture cubaine renouant son ascendance latino-américaine; et fourniture des moyens lui permettant de développer ses aspects originaux.

14) Industrialisation du pays quant au secteur de l'industrie légère, et développement des transports internationaux.

15) Participation populaire effective dans les organismes publics — politiques, économiques et sociaux — et tout spécialement dans les coopératives, les centres socio-économiques, athénées populaires, milices, etc.

16) Augmentation considérable du rôle joué par l'individualité, promotion populaire dans tous les secteurs.

C'est en ces termes que nous (Carlos M. Rama — trad.) avons résumé la situation dans un récent article touchant l'expérience révolutionnaire cubaine. Il s'agit peut-être — comme on a maintenant coutume de dire dans les milieux du Rio de la Plata — d'assertions schématiques ; mais la vérité est qu'elles s'insèrent dans un vaste contexte, et participent d'études diverses du phénomène révolutionnaire latino-américain que nous avons entrepris par profession. Il s'agit d'une connaissance personnelle et directe nouée lors d'un court voyage sur place en mars dernier, et de lectures postérieures — entre autres celle du livre publié par les écrivains Leo Huberman et Paul McSweezy aux Etats-Unis : « Cuba, anatomie d'une Révolution » dont nous (Carlos M. Rama) avons préfacé l'édition sud-américaine.

(Traduit de l'Espagnol par A.P.)

Réflexions sur une grève

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

combattre les routines syndicales. Contre le patronat et l'Etat étroitement unis il faut réaliser l'unité syndicale de façon à ce qu'on n'assiste plus à ce spectacle honteux de deux complices fixant de manière arbitraire (4 %) la limite de l'augmentation de salaire dans l'année. Il faut réaliser l'unité pour arracher un salaire minimum de 50.000 francs dans l'immédiat. Il faut rétrécir l'éventail des salaires, cela s'entend également dans l'immédiat. Il faut réduire la journée de travail à 8 heures pour cinq jours sans diminution de salaire. Ces revendications peuvent et doivent être arrachées. Elles conditionnent un renouveau de confiance du monde ouvrier dans les organisations syndicales et c'est cette confiance qui permettra d'aller plus loin, vers la participation des travailleurs à la gestion de leurs entreprises, de leurs bureaux et de poser la question des salaires sur des bases différentes au sein d'une économie différente de celle qui favorise le capital et que son agent technique l'Etat nous impose.

La grève des transports pour une courte journée et dans un secteur trop étroitement limité nous trace le chemin que nous devons suivre pour rétablir la justice dans une économie moyenâgeuse.

MONTLUC.

Deux réfractaires au service militaire arrêtés sur le chantier de l'Action civique non-violente

Michel Hanniet, instituteur à Compiègne, et Michel Bourgeois, étudiant à la Faculté Protestante de Paris, qui avaient renvoyé leur feuille de route, l'un le 4 juillet et l'autre le 1er août et travaillaient à la construction d'une maison de jeunes travailleurs dans la région lyonnaise, ont été arrêtés ce vendredi 6 octobre.

Après 17 autres réfractaires et avec eux, ils demandent pour collaborer au retour de la paix à faire un service civil en Algérie sous le contrôle d'un organisme international.

Le même jour vient d'être arrêté également à Mulhouse Jean-Jacques HIRTZ, technicien E.D.F. qui avait refusé de faire une période militaire et demandait en liaison avec les réfractaires à faire un service civil de remplacement.

Le directeur de la publication : Maurice LAISANT.

— Travail exécuté par des ouvriers syndiqués —

IMPRIMERIES RENE-BOULANGER
60, r. René-Boulanger, Paris-10e
IMPRIMERIES DE LA CHAPELLE
86, avenue du Président-Wilson
La Plaine-Saint-Denis (Porte de la Chapelle)

LIBRAIRIE

Toutes les commandes et les règlements doivent être adressés à la :

LIBRAIRIE PUBLICO
3, rue Ternaux - Paris (11me)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge.

(Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 NF aux prix indiqués.) Prix en NF.

(Le catalogue général sera envoyé sans frais sur demande).

Nous rappelons que nous pouvons fournir TOUS les LIVRES et DISQUES se trouvant dans le commerce. Faites vos achats à notre librairie !

HEURES D'OUVERTURE

Tous les jours, sauf dimanches et fêtes, de 12 h. à 19 h. 30.

EXTRAITS DU CATALOGUE

HISTOIRES DES IDEES BIOGRAPHIES

BAKOUNINE :
Confessions 3,50
BOURGEOIS Nicolas :
Les théories du droit international chez Proudhon (Le fédéralisme et la paix) 3
BRIQUET Jean :
Agricol Perdiguier, Compagnon du Tour de France (1805-1875) 12
CONSIDERANT Victor :
Exposition abrégée du système phalanstérien de Charles Fourier 2
DOMMANGET Maurice :
Blanqui calomnié 4,50
Les idées politiques et sociales d'Auguste Blanqui 13
Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire 11
Hommes et choses de la Commune 4,50
Jacques Roux, le Curé rouge .. 2,50
Sylvain Maréchal l'égalitaire 9
FERRER Sol :
Francisco Ferrer 4,50
GAFFIOT Maurice :
Les théories d'Anatole France sur l'organisation sociale de son temps 5
GRIFFUELHES Victor :
Voyage révolutionnaire — Impressions d'un propagandiste .. 1,40
GRANT Guy :
Pour connaître la pensée de Proudhon 3,90
HAVELY D. :
La jeunesse de Proudhon 4,50
Le mariage de Proudhon 4,50
HUMBERT Jeanne :
La vie et l'œuvre d'un néo-malthusien : Eugène Humbert .. 3,50
Sébastien Faure — Sa vie, son œuvre 3
HEM DAY :
La vie et l'œuvre de Sébastien Faure 4,40
Francisco Ferrer, un précurseur .. 4
Hommage à G. Eekhoud 3
William Godwin, philosophe de la justice et de la liberté .. 1,80
Ernestan et le socialisme libertaire 1,80
FAURE Sébastien :
Son œuvre 5
HAUPTMANN :
Marx et Proudhon 1,80
HEPNER :
Bakounine et le panslavisme révolutionnaire 6
MERAY :
Imre Nagy (La révolution hongroise) 10,50
PLANCHE :
Kropotkine 2,50
PROUDHON :
Lettres à sa femme 3,90
Lettres au citoyen Rolland 3,10
ROMAIN Rolland :
Mahatma Gandhi 6
SALMON Bernard :
Hommage à J.-B. Clément 2,25
SERGENT A. :
Un anarchiste de la Belle-Epoque : Alexandre Jacob 5
TEPPE Julien :
Chamfort, sa vie, son œuvre, sa pensée 6,50
WOODKOCK et AVAKOUMOVITCH :
Kropotkine, le prince anarchiste 5
ZEVAES Alexandre :
Jean Jaurès 4
Une génération 2
Notes et souvenirs d'un militant 3
LA FIN DOULOUREUSE DE SEBASTIEN FAURE 4

PHILOSOPHIE

BONTEMPS Ch. Aug. :
Le démocrate devant l'autorité 2
L'homme et la race 3
L'homme et la liberté 6
BASCH Victor :
L'individualisme anarchiste 5,05
CAMUS Albert :
L'Homme révolté 9,50
CHOULGUINE Alexandre :
L'Histoire et la Vie — Les lois — Le hasard — La Volonté humaine 9
DWIGHT Macdonald :
Partir de l'homme, au-delà du marxisme) 2,50
FAURE Sébastien :
Propos subversifs 6
HAN RYNER :
Le rire du sage — La sagesse qui rit 7,50
LA BOETIE Etienne :
Discours de la Servitude volontaire 4
PROUDHON :
(Voir rubrique questions économiques).
STIRNER :
L'Unique et sa propriété 10

(En édition de luxe de chez J.-J. Pauvert) 24
VIALATOUX :
La répression et la torture 3,90
Signification humaine du travail 3,60

SCIENCES - ESSAIS - ROMANS PACIFISME

BONTEMPS Ch. Aug. :
Félix de la Forêt 6,50
BERTHIER P.-Valentin :
L'enfant des ombres 8,45
Mademoiselle Dictateur 7,50
Chéri Bonhomme 6
On a tué M. Système 7,50
BREFFORT Alexandre :
Paradis, fin de section 2,50
CAMUS Albert :
La Peste 9
L'étranger 5
CAVAN :
Révolution au Paradis 4,50
CORMAN :
Les campagnes non violentes de Gandhi 4,20
DEVALDES Manuel :
La brute prolifique — La chair à canon 6
GANDHI :
La jeune Inde 6
GLASER :
Secret et violence 6,90
GRANDMOUGIN Jean :
Diagnostic de la France 2,50
HAN RYNER :
L'amour plural 2,50
Chère pucelle de France 2,50
Face au public 4,50
Amant ou tyran 4,00
La soutane et le veston 4
Jeanne d'Arc et sa mère 4,50
Les voyages de de Psychodore .. 3
La tour des peuples 4,50
Prenez-moi tous 4,50
La vie éternelle 3
Crépuscules 4
Bouche d'or, patron des pacifistes 4,50
J'ai mon Eliacin 7,50
Aux Horties 7,50
Le sillage parfumé 9
Les orgies sur la montagne .. 3
La mort de Han Ryner, par J. Maurelle 4
HAGNAUER Roger :
Les joies et les fruits de la lecture 6
Dr MESCOVICI :
Le monde des imposteurs 6
HEM DAY :
Bible de l'objecteur de conscience et de raison 4
Jules Verne et Louise Michel .. 4
IMBART-NERGAL :
Les sciences occultes ne sont pas des sciences 7,50
JOYEUX Maurice :
Le consulat polonais 6,20
LEBESQUE Morvan :
Quatre-vingts chroniques du Canard enchaîné 12
LIGT B. de :
Contre la guerre nouvelle 3
La paix créatrice (histoire des principales tactiques de l'action directe contre la guerre) 10
MALRAUX :
La condition humaine 11
L'Espoir (col. de poche) 3,30
Les conquérants 3,30
MALTETE René :
Paris des rues et des chansons (relié - très belles photographies) 23
NAVEL Georges :
Chacun son royaume 12,50
Travaux 4,50
Parcours 6
Sable et limon 9,50
PAILLOU Paul-Henri :
L'homme fils de la terre et du ciel 4,80
PERET Benjamin :
Anthologie des mythes et légendes et contes populaires d'Amérique 21
RELGIS Eugène :
Mirond le sourd 2,50
ROSTAND Jean :
Ce que je crois 4,50
(Et toutes les œuvres de J. Rostand).
SADE Marquis de :
Justine, ou les malheurs de la vertu 12
Ecrits politiques - Oxtiern 7,50
Dialogue entre un prêtre et un moribond 1,65
STEPHEN MAC SAY :
La vivisection, ce crime 6
TCHAKHOTINE :
Le viol des foules (Le parfait dictateur) 19
TEPPE Julien :
La femme de peau 3,60
Le manuel du désespoir 9,50
UNESCO :
Le Racisme devant la Science .. 15

VIE DE LA FÉDÉRATION

RÉGION PARISIENNE

ASNIERES. — Groupe Anarchiste : Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chaque samedi Renseignements au siège, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

•

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL. — Prochaine réunion du groupe jeudi 9 novembre, à 21 heures au local de Montmartre. Ordre du jour : Le quart d'heure du militant, par Maurice Joyeux - Notre propagande - Nos conférences - Le gala du 12 novembre - Divers.

•

GROUPE « AMITIES INTERNATIONALES ». — Réunions tous les samedis, à 17 heures, 3, rue Ternaux - Paris.

•

Groupe d'Etudes et d'action anarchiste. — S'adresser au camarade Michel, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

•

Groupe libertaire « Les Egaux » (personnel de la Sécurité sociale). — S'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11e).

ATTENTION !

Samedi 4 novembre, à 21 heures précises, réunion de tous les militants de la région parisienne, au local de Montmartre, Paris-18e (110, passage Ramey). Présence indispensable

TRES IMPORTANT

...VRIENDT

•

AIX-EN-PROVENCE. — Groupe libertaire — S'adresser à José Barrachina, Clos des Fleurs, Bt. A, 41, avenue P.-Solari.

GROUPE ANGERS-TRELAZE. — Réunion deuxième mercredi du mois à 20 h. 30, au lieu habituel.
Bibliothèque et librairie.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, de 18 h 30 à 20 h., 12, rue Pavillon, 2e étage.

MARSEILLE. — Groupe de jeunes libertaires. S'adresser à : Blanco René, 100, avenue Frédéric-Mistral, Plan de Cuques (B.-du-R.).

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE, à Commentry. — Prière de prendre contact avec le camarade Malfant, boulevard Rambourg, à Commentry.

LILLE. — Groupe anarchiste « La Commune Libertaire » : C.N.T., S.I.A., espérantistes-révolutionnaires. S'adresser à : Paul DESIETER, rue Boucher-de-Perthes, 6, cité de la Digue, Lille (Nord).

GROUPE LIBERTAIRE DE SAINTES. — Prière de prendre contact avec le camarade Georges Auzanneau, route de Marennes, à Saintes.

CARCASSONNE. — Groupe Han Ryner : Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » : s'adresser à Joachim Sallamero, 70, rue Lecocq, Bordeaux.

NANTES. — Groupe Anarcho-Syndicaliste « Fernand Pelloutier ». Pour tout renseignement s'adresser : pour Nantes, à Mahé Serge, 157, chemin Camaret ; pour Nantes Banlieue Sud, à Tréhard Henri, avenue du Mont-Blanc, La Houssais, Rezé-les-Nantes.

GROUPE LIBERTAIRE DE GRENOBLE. — S'adresser à René Kéravis, 3, rue de Jemmapes, Grenoble.

GROUPE ANARCHISTE D'ASNIERES
Mercredi 8 novembre à 20 h. 30
Salle du Centre administratif
Place de la Mairie, Asnières
Conférence avec André MAILLE
Sujet : **« Les Préjugés »**

Nous avons actuellement des livres d'occasion que nous vendons par lot, à des prix intéressants. Venez nous voir.

GROUPE LIBERTAIRE DE GIVORS. — Pour tous renseignements s'adresser à G. Dartois, Chemin des Charmes, à Grigny (Rhône).

LYON. — Groupe Durutti : permanence tous les samedis de 17 à 19 h. Café du Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

Comité de relations de la F.A.
Réunion 1er mercredi de chaque mois, à 19 heures, 3, rue Ternaux, Paris (XIme).
Renseignements même adresse
BULLETIN INTERIEUR de la F.A.
Notez le changement d'adresse
SALAMERO,
71, quai des Chartrons
BORDEAUX

Le groupe libertaire Louise-Michel
en collaboration avec
Le groupe Socialisme et Barbarie
organisent
samedi 25 novembre 1961 à 17 heures
au local de Montmartre - 110, passage Ramey, Paris-18e
(Métro : Joffrin)
un colloque sur le thème
Notre conception du socialisme

Pour une conception anarcho-syndicaliste de l'économie politique

POUR LA LIBERTÉ, CONTRE LE CAPITAL

par **Éliane VERNON**

On a l'habitude de considérer comme allant de pair libéralisme et capitalisme, parce que la formation, l'accumulation du capital sont des conséquences du développement d'une économie libérale. Si le libéralisme est une doctrine séduisante pour des libertaires, c'est une utopie et il est facile de montrer que voulant laisser une entière liberté aux individus, son application conduit à leur esclavage. Le capital, si on essaie de le justifier par l'accumulation des richesses est condamnable puisque le but de toute activité humaine ne devrait pas être la recherche de l'intérêt personnel mais la satisfaction des besoins de tous. On peut considérer, sans pour cela cesser d'être anarchiste, que dans un régime économique l'épargne dite « forcée » est plus salutaire pour la constitution du capital technique que l'épargne dite libre.

LIBERALISME ET INTERET COLLECTIF

Le fondement du libéralisme est la primauté de l'intérêt personnel parmi les mobiles des actions humaines. L'individu est l'unité de la société, les groupes, les institutions dérivent de lui, existent par lui : voilà qui peut attirer bien des individualistes vers cette doctrine. Pour accepter le libéralisme, il faut être persuadé de cette primauté, être certain que l'intérêt personnel ne s'opposera pas à l'intérêt collectif. Or, dans tout régime capitaliste si l'intérêt apparent de l'ouvrier est analogue à celui de son patron lorsqu'ils recherchent une productivité maximum des moyens de production, il est certain que la recherche d'un profit pour l'entrepreneur peut être contraire à l'intérêt collectif. Intérêt personnel, loi du moindre effort permettent à la société de s'édifier d'elle-même : l'individu travaille pour le marché, c'est-à-dire pour ce qui est susceptible de lui procurer des bénéfices dans une société qui utilise la monnaie, étant bien entendu que les prix s'établiront en fonction de l'offre et de la demande. Dans la recherche du profit l'entrepreneur va s'ingénier à découvrir les désirs de la clientèle et essayer de les satisfaire : ainsi doit se faire, automatiquement l'ajustement de l'offre et de la demande.

Mais ce que ne disent pas toujours les libéraux, c'est que, profitant d'une situation favorable sur le marché, le producteur, recherchant un profit maximum, cherche à augmenter ses prix le plus possible : s'il est seul, ou si l'offre de produits est inférieure à la demande il n'y a aucune raison pour lui de ne pas bénéficier de cette situation privilégiée, et cela au détriment de l'intérêt collectif. Et même si les libéraux affirment que la concurrence tend à rétablir progressivement l'équilibre (ce qui n'a pas été montré par l'histoire, puisque la concurrence n'a pas empêché l'existence de trusts, cartels, monopoles), nous ne voulons pas subir les conséquences des inégalités sociales, conséquences de cette liberté qui établit la domination du capital. Les libéraux sont obligés de recourir à l'Etat et vont jusqu'à le considérer comme un « agent de libération »... s'il assure le jeu correct des prix. Nous ne voulons pas d'un ordre économique réalisé à ce prix (en admettant qu'il soit réalisable). L'ordre socialiste, rationnel, inspiré par des considérations d'ordre logique et non plus affectif paraît bien plus valable. Mais nous devons rejeter l'autorité sur laquelle il s'appuie.

CAPITAL ET REVENU

L'individualisme ne peut exister que s'il reconnaît la propriété individuelle, qui est à l'origine de la constitution du capital, source de revenu pour l'entrepreneur. L'évolution de la notion de capital en économie tend au résultat suivant : ne pas séparer capital et revenu. Si l'idée première a été celle du capital « avoir de l'individu » (« les valeurs accumulées sont ce que l'on appelle un capital » Turgot), la destination du capital apparaît dans sa définition avec Adam Smith qui considère un « fonds de production » distinct du « fonds de consommation. La définition de Stuart Mill envisage déjà le capital comme une accumulation de travail. Pour les économistes de la fin du XIXe siècle, le revenu devient l'élément essentiel du capital ; « le capital est la richesse durable qui donne naissance au revenu » (Léon Walras) ; « la propriété du capital n'a d'autre signification que la possession d'un revenu possible de ce capital » (Irving Fischer). Enfin, Marx, estimant que seul le travail est productif, distingue deux capitaux : le capital constant, outillage, machine qui n'est pas productif et reproduit sa juste valeur, et le capital variable qui est le « fonds alimentaire » destiné à permettre au travailleur de subsister, seul productif dans la mesure où l'employeur fait travailler l'ouvrier plus que le temps nécessaire à couvrir ce fonds de subsistance.

Nous considérons que la thèse de Marx sur la plus-value fournie à l'entrepreneur par le travail est toujours valable, même si les économistes modernes prouvent que le capital que Marx appelle « constant » a une productivité (productivité qu'ils arrivent paraît-il à chiffrer). L'ensemble de ces notions conduisent à envisager à l'heure actuelle le capital sous trois formes :

— capital technique, ensemble de biens intermédiaires destinés à rendre plus efficace le travail humain. Le capital ainsi considéré existe forcément sous tous les régimes libéraux, socialistes et même anarchistes, permet de montrer que le capital est du travail accumulé, la production de ces biens intermédiaires étant réalisée par le travail humain et que le revenu d'un tel capital ne peut être attribué qu'à ceux qui en sont l'origine : les travailleurs et non pas seulement à celui qui détient ce capital ;

— capital comptable ensemble des éléments permanents d'une entreprise, intéressant dans un régime monétaire puisqu'il va permettre la pratique de l'amortissement ;

— capital juridique, approprié ou non par les individus : c'est l'ensemble des valeurs susceptibles de fournir un revenu à son propriétaire ; capital réduit dans certains régimes collectivistes ; capital que nous n'estimons pas valable puisque **le seul fait d'être propriétaire ne peut pas donner droit à un revenu.** Deux solutions sont possibles pour éliminer cet inconvénient : la suppression de ce capital, donc du revenu ou la redistribution de celui-ci.

Le choix des anarchistes - communistes est fait : **la propriété privée doit disparaître.** Dans les régimes capitalistes, on constate une double évolution du régime de la propriété: extension de son domaine, création d'une propriété littéraire et artistique, industrielle, commerciale, intervention de plus en plus grande de l'Etat pour défendre les intérêts individuels, la propriété de l'Etat devenant une autre forme de propriété privée. La propriété collective des biens de production dans un régime collectiviste comme celui du double secteur réalisé en U.R.S.S. n'atteint pas le but que nous recherchons, c'est-à-dire ne supprime pas l'inégalité des revenus : il existe un secteur privé dans lequel l'individu reste propriétaire de la maison, du jardin, d'objets d'usage courant, il existe une monnaie et un marché libre où joue la loi de l'offre et de la demande.

CAPITAL ET EPARGNE

La formation du capital technique suppose la constitution d'une épargne et l'affectation de cette épargne à la production de biens capitaux.

Lorsque l'épargne est libre (dans un régime capitaliste) l'individu se décide à épargner lorsqu'il considère que la satisfaction que lui procureront les biens qu'il pourra acquérir dans un proche avenir est supérieur au coût, à la peine que représente pour lui sa privation actuelle. La constitution de l'épargne dépend donc des habitudes, des goûts, de l'éducation des membres de la société, mais n'est jamais le résultat d'une étude scientifique des besoins de capitaux, n'a jamais un caractère organisé parce qu'elle est laissée à l'appréciation de chacun. L'épargne forcée, au contraire, provient d'une décision prise par un groupe de sujets économiques et imposée à d'autres, décisions prises par les assemblées dans les sociétés anonymes, par l'autorité publique en cas de rationnement ou d'imposition des sociétés, par exemple. Le but recherché est la constitution du capital propre à répondre aux besoins de la production en vue de la consommation ; le « groupe de sujets » qui prend les décisions est le même que celui qui subira leur effet ; nous sommes plus prêts de cette épargne forcée que de l'épargne libre.

D'autant plus que, dans l'économie capitaliste, en ce qui concerne les investissements, les politiques des banques, des sociétés anonymes (auto-financement) est primordiale. On y rencontre la divergence entre le désir des épargnants et la volonté des entrepreneurs, et si cette épargne demeure libre en théorie, la liberté de l'épargnant est plus ou moins affectée, du fait de la pression de certains groupes. Dans un système d'économie planifiée, le plan a prévu non seulement le volume des capitaux à épargner, mais aussi l'investissement de l'épargne : la consommation de certains produits peut être restreinte pour favoriser la production d'autres produits, mais cette restriction raisonnée doit devenir évidente pour les épargnants.

En conclusion, empêcher l'appropriation des biens, supprimer l'héritage, abolir la propriété privée des biens de production et de consommation, contribuerait à résoudre les problèmes qui se posent quant au capital, mais la solution de tous les problèmes de production, de consommation, de répartition n'apparaît pas pour autant. Les doctrines économiques évoluent avec le temps et le libéralisme est mort depuis longtemps... L'anarchie, considérée comme une doctrine économique peut sembler une utopie quand elle n'est qu'une exagération de libéralisme ; elle devient une réalité quand elle tient compte de la démographie, des mathématiques, de la sociologie, de la psychologie de l'individu et des groupes, quand elle est la conséquence des faits, de l'histoire, de l'évolution de l'humanité.

CLINS D'ŒIL

Enfin les pouvoirs publics se sont penchés sur le problème, chaque jour plus insoluble, de la circulation et du stationnement.

Qu'ont-ils envisagé ? La création de parking ? la limitation des naissances ?

Non : d'augmenter les contraventions.

⁂

Les marcheurs de la Paix, en protestation des essais atomiques ont accompli sans trop d'encombres le périple San-Francisco-Moscou.

Sans trop d'encombres... sauf en France où ils ont pu visiter, entre autre chef-d'œuvre d'architecture, les salles de police.

Vous verrez quand vous serez en Russie, leur disait-on.

En Russie ils ont été reçus par Mme Khrouchtchev.

Si les autres gouvernements ne sont pas moins salauds que le nôtre, ils sont du moins plus intelligents.

⁂

A propos d'U. R. S. S. nous voici dans l'euphorie.

Finie la dictature du prolétariat !

Voilà qu'on découvre la liberté et les droits de l'individu.

Cependant « le parti veillera au renforcement de l'unité monolithique » et luttera contre toute manifestation de l'esprit de « fraction » ou de « groupement » incompatible avec les principes d'un parti marxiste léniniste. »

On dénonce aussi le culte de la personnalité.

Cependant le XXIe Congrès a vu un orateur tenir 16 heures la tribune devant un auditoire muet comme un carré de choux.

Enfin on est pour la Paix et on appelle tous les gouvernements de tous les pays à résoudre les problèmes par des moyens pacifiques.

Cependant l'U. R. S. S., par la voix de Khrouchtchev menace le monde de l'éclatement d'une nouvelle bombe.

A part cela...

⁂

L'O. A. S. découvre la torture.

Comme j'ai l'honneur et de plus il la dénonce puisque, paraît-il, c'est l'un des siens qui en est la victime, alors qu'il était dans les règles qu'il soit le bourreau.

Le rédacteur du « Parisien Libéré » n'en est pas revenu et s'écrie plus qu'il n'écrit :

« On a peine à croire que des hommes appartenant — apparemment — à la police française ou agissant sous ses ordres, se soient livrés à des actes qui seraient dignes de la Gestapo. »

Au profit d'un français aussi plein de candeur, ouvrons sans plus tarder une souscription qui lui permette de s'offrir « La Question » et quelques autres documents, après lecture desquels il aura moins de peine à croire, etc...

Faut-il être journaliste tout de même pour ignorer des choses pareilles.

UN BILAN DE FAILLITE ?

dat de Khrouchtchev a été un échec total.

Parce que la classe sur laquelle il s'appuie, nouvelle génération d'hommes de science et militaires rompus aux techniques modernes, est le plus sûr pilier de sa politique, toute la production nationale soviétique a été subordonnée au développement de l'industrie lourde, d'un gigantesque et coûteux arsenal de fusées et de bombes.

Dans de telles conditions, il était impossible de satisfaire aux exigences des masses à plus de bien-être et, d'investir des sommes fabuleuses dans la constructions d'engins balistiques ou nucléaires. Les premières ont été sacrifiées. Et c'est là que Khrouchtchev a perdu son pari.

Cependant l'enthousiasme suscité par les exploits de Gagarine et Titov, ne peut être qu'éphémère. Saturées de prodiges, les masses ne peuvent longtemps s'accommoder d'une suprématie dans les espaces dans le même temps que les gamelles sont vides, et que du propre aveu de délégués au XXIIe Congrès des logements décents ne sont pas assurés à tous.

C'est pourquoi, à maintes reprises, Khrouchtchev a prophétisé que dans vingt années; le peuple russe serait le plus prospère du monde. Mais attendra-t-il ces deux décades ? Il n'est pas impossible, objectivement, que le relâchement de la dictature, ne facilite, car c'est une loi naturelle,

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

l'éclosion de révoltés qui pourront peser lourdement sur l'évolution de la société soviétique. On ne condamne pas le stalinisme, on n'abolit pas les camps de déportation, on ne minimise pas le rôle du parti, sans que par contrecoup, les citoyens n'aspirent à encore plus de liberté. C'est le jeu normal de l'évolution des peuples.

Est-ce cette dégénérescence que présentent les communistes chinois ? Ce n'est pas impossible.

En effet, la Chine a sur son « alliée » soviétique quelque vingt ans de retard. Elle en est encore au stalinisme. Même si, dans le problème paysan par exemple, elle a su profiter des enseignements de l'expérience russe et les adapter à sa situation propre, elle en est encore à la phase primitive de la révolution, d'une dictature qui se veut ferme intérieurement et intransigeante sur les principes extérieurement.

Quelle brèche dans cette austérité dogmatique, viendrait faire une Russie prospère et libérale ?

C'est pour eux un réflexe légitime que de condamner l'autarcie soviétique, alors qu'ils luttent avec des difficultés innombrables pour développer leur industrie, pour nourrir leurs populations. C'est pourquoi ils sont plus près de Envar Hodja, que de Tito, dont ils ont été les premiers à condamner les déviations. Bien sûr c'est Tito qui a raison, et le premier soviétique lui a rendu cet hommage sans le nommer. Mais pour les Chinois, l'abolition de la dictature du prolétariat, le passage au communisme, ne pourront être envisagés que lorsque l'impérialisme capitaliste aura disparu du globe et que chaque état sera une république socialiste. Autant dire, selon Khrouchtchev, dans la nuit des temps.

Si le premier soviétique, a, contrairement à la règle respectée jusqu'alors, porté le différent russe-chino-albanais au grand jour, c'est parce qu'il est sûr que l'opération est payante — du moins dans l'immédiat — Gomulka est son allié subjectif — tout ce qui touche à une démocratisation lui est acquis — Tito, également et pour les mêmes raisons.. Quant aux occidentaux, sans exception, ils préfèrent un Khrouchtchev qui distribue ses réfrigérateurs, même s'ils ne sont que théoriques, à un Mao qui ambitionne de colporter la révolution sur toute la terre.

Chaque fois d'ailleurs qu'une révolution risque de mettre en cause la pérennité du capitalisme, ou le « leadership » de la Russie, on voit dans une étrange conjonction s'unir diplomates russes et bourgeois.

Peu d'années nous séparent de la Commune de Budapest écrasée dans le sang. Eclatée en pleine euphorie de déstalinisation, elle n'en a pas moins mis en cause, et les principes marxistes de la dictature du prolétariat, et le rôle dirigeant de la Russie. En quelques jours, parti, police spéciale, armée, étaient abolis, remplacés par des comités et des milices issus du peuple. En quelques jours triomphait une conception du socialisme, niée tout autant par Khrouchtchev par par Chou en Laï.

Quelles fissures dans le glacis soviétique, peuvent encore produire les « Hongrie » à venir !

OUI A LA PAIX

Depuis toujours les puissances de ce monde favorisent la guerre. Par leur diplomatie, par leurs injustices, elles la préparent en attendant de la déclencher.

MAIS AUJOURD'HUI, LA GUERRE, CE SERAIT LE SUICIDE UNIVERSEL.

En dépit de ce cataclysme, dont ils n'ignorent pas les terribles conséquences, les gouvernants ont la démence de l'envisager, d'en menacer le monde et de poursuivre sa préparation, par des expériences atomiques qui mettent l'espèce humaine en péril. Déjà, elles polluent l'atmosphère, empoisonnent les eaux et multiplient les cancers et les leucémies.

AINSI, L'HUMANITE RISQUE DE DISPARAITRE, SANS MEME QUE LA GUERRE ECLATE.

Devant d'aussi redoutables perspectives, le peuple demeurera-t-il dans l'apathie ?

Se croira-t-il préservé par l'énormité du péril ?

« Ils n'oseront pas » pense-t-il, sans se rendre compte que le destin du globe est à la merci d'un simple exécutant mettant en branle une succession d'actions exterminatrices.

Qu'un de ces robots cède à la panique, à la passion, au fanatisme et c'est la guerre !

C'EST L'INCREDULITE DES PEUPLES DEVANT L'IMMINENCE DU DANGER QUI PERMET AUX GOUVERNANTS DE MANŒUVRER CONTRE LA PAIX.

Nous savons qu'il existe en ce monde bien des causes justes à défendre et des atrocités à dénoncer.

Nous savons qu'à l'Ouest comme à l'Est, il y a tortures, persécutions, lynchages et camps de concentration.

Mais nous savons aussi que ce n'est pas par la guerre que ces coutumes barbares seront abolies, qu'elle ne ferait au contraire que les développer et les multiplier.

C'EST LE PEUPLE QUI SOUFFRIRAIT DE LA GUERRE, C'EST DONC AU PEUPLE DE FAIRE ENTENDRE SA VOIX, DE FAIRE DISPARAITRE TOUS LES FERMENTS DE GUERRE ET D'IMPOSER LA PAIX.

LES FORCES LIBRES DE LA PAIX.

Cartel d'organisations comprenant :

Amis de Sébastien Faure ; Centre Ouvrier de France Interlingue ; Comité Français d'Action mondialiste ; Démocratie ; Mondiale - Energie Française ; Fédération Anarchiste ; Front Humanitaire ; Liberté ; Ligue antiatomique de protection de la vie ; Ligue d'action pacifiste ; Union Pacifiste de France ; Volonté Populaire.

Invitées par les Forces Libres de la Paix à contresigner ce tract, les organisations suivantes ont donné leur accord :

Union Départementale F.O. de la Gironde ; Syndicat National du Personnel employé par les Forces alliées.

Ce tract est à la disposition des camarades, lecteurs ou sympathisants qui désirent le diffuser.

Ecrire à M. Laisant, 5, rue P.-Déroulède, Asnières (S.).

Syndicalistes espagnols !

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

L'alerte a été rude ! L'émigration antifasciste espagnole reste menacée, à la merci des hommes affolés par leur impuissance actuelle devant le problème algérien et prêts à tout pour sortir du guêpier où ils se sont fourvoyés, et seule la solidarité du peuple de ce pays pourra empêcher tout marchandage dont nos camarades syndicalistes de la C.N.T. feraient les frais. Toutes attaques contre eux doivent être ressenties par la classe ouvrière comme un outrage personnel. Les syndicalistes espagnols parmi nous depuis vingt-cinq ans sont nos frères de classe. Ils sont partie intégrante de notre prolétariat. Nous ne permettrons pas qu'on leur « refasse » le « coup de 1938 » où après les avoir abandonnés pendant leur lutte héroïque contre le fascisme, on leur offrit pour asile les premiers camps de concentration qu'a connu notre pays.

Non, malgré cette alerte, nous ne voulons pas encore y croire. Ce n'est pas en internant les antifascistes qu'on mettra fin à la rébellion des chefs de bandes mercenaires, mais en faisant la paix en Algérie et en renvoyant les généraux des coups d'état devant des tribunaux populaires.

NE TOUCHEZ PAS AUX SYNDICALISTES ESPAGNOLS ! Les travailleurs de ce pays ne le permettront pas. Les organisations syndicalistes sauront le faire comprendre, rudement au besoin, aux politiciens et aux hauts fonctionnaires, pour qui les deniers de Juda restent un argument politique.

ON NE TOUCHERA PAS AUX MILITANTS SYNDICALISTES ESPAGNOLS !

Maurice JOYEUX.

Réflexions sur la guerre de partisans comme type de lutte révolutionnaire

SUITE DE L'ENQUÊTE DE **Paul ZORKINE**

Ensuite, il n'est pas sûr que les partisans, dont une des principales forces est leur *mobilité*, désirent s'embarrasser de toute une masse d'enfants, femmes, vieillards et aussi d'une foule idéologiquement peu sûre, comme il n'est pas d'autre part intéressant de « compromettre » une région importante pour le ravitaillement (c'est l'explication que nous donne un ami, actuellement à Sétif du calme relatif dans cette région qui a été toujours à l'avant-garde de la lutte anticolonialiste).

LA GUERRE DES PARTISANS ET LA QUESTION COLONIALE

Il est évident que les questions nationale et coloniale *devraient* être liées avec la cause de la Révolution. De là, les marxistes, et surtout Staline, ont vite conclu qu'elle s'identifient *toujours* à la Révolution. Les guerres coloniales actuelles prouvent, hélas, bien le contraire. Si la guerre de partisans est la forme naturelle de l'insurrection et de la résistance contre un oppresseur beaucoup plus puissant, le développement et le sens révolutionnaire de cette lutte ne peuvent être que la conséquence de la maturité politique du prolétariat, de sa conscience de classe, de sa force idéologique et de sa capacité de s'organiser sans partager l'orientation du mouvement avec d'autres classes. Car dans les situations analogues, la bourgeoisie a toujours eu peur en voyant le peuple prendre les armes, s'organiser et lutter en dehors de tous les cadres existants. C'est la raison pour laquelle, pleinement consciente, une partie tout au moins de la bourgeoisie se rallie aux partisans, précisément pour faire échec au tournant révolutionnaire que ce genre de lutte a naturellement tendance à prendre. C'est pour des motifs de classe, donc contre-révolutionnaires qu'Alexandre Ier en Russie, Charles-Albert en 1848 en Italie ou plus récemment le gouvernement républicain espagnol en 1936, de Gaulle, Nasser, Bourguiba, Mohamed V, etc... ont apporté leur soutien aux mouvements de partisans.

La théorie militaire, aussi bien des stratèges occidentaux (Dixon) que marxistes (Mao-Tsé-Toung, Tito) estime que l'ennemi ne peut être vaincu sans intervention d'une armée « régulière ». Pourtant ce sont bien les détachements de partisans qui ont enlevé la victoire militaire en Chine et l'armée régulière chinoise n'a été constituée qu'après et dans un autre but : celui de protection du régime, de l'Etat. Le même cas s'est produit en Yougoslavie où les partisans n'avaient pas besoin d'organiser une « armée régulière » pour vaincre la bourgeoisie réactionnaire et où l'aide extérieure était insignifiante sinon nulle (Mocha Pijade : « la fable de l'aide soviétique »).

Si les mouvements de partisans n'arrivent pas à une solution définitive, la faute n'est pas dans leur incapacité militaire, mais surtout dans la faiblesse du contenu politique et dans le manque de réalisations révolutionnaires (« le mouvement n'est pas désorganisé par les actions des partisans, mais par la faiblesse du parti — Lénine). Il faut conclure que les fellagas, probablement incapables d'enlever une décision militaire, peuvent infliger en Algérie une défaite *politique* à la France. Chose curieuse, le principe selon lequel une guerre comme celle d'Algérie ne peut être gagnée que par le camp qui possède des unités de partisans, est admis même par l'Etat-Major français... (C'est surtout depuis l'avènement du fascisme, que la bourgeoisie emploie, comme « contre-poison » les formes et la tactique jusque là spécifiquement prolétariennes). Mais, où et comment recruter des partisans qui se battront aux côtés du colonialisme français ? Les « masses » sur lesquelles s'appuient les différentes O. A. S. peuvent produire quelques lâches « fonctionnaires du plastic » mais pas des partisans. C'est aussi la cause de l'avortement des « maquis » Martel, Lagaillarde, Salan et compagnie. Comment mener la contre-guérilla contre la complicité de tout un peuple ? Car cette complicité est un facteur primordial, indispensable dans une guerre de partisans. Quant aux armes, elles ne sont guère modifiées par les récents progrès techniques et les deux adversaires se retrouveront à peu près à égalité devant les problèmes de la guérilla et contre-guérilla. L'hélicoptère, moyen considéré comme décisif contre la guérilla a été largement employé par les « Jagdkommandos » allemands contre les positions : ce fut sans aucun succès. Et Clostermann a raison quand il dit que « la guérilla est définie par son arme principale : le F. M. » (discours à l'Assemblée Nationale sur la guerre en Algérie).

ET NOUS ?

Il s'agit, pour nous, d'étudier à fond et d'élaborer sur la base de ces prémices un riche matériel historique. Nous n'avons pas la possibilité matérielle ni la prétention de dire le dernier mot, mais seulement d'éclairer brièvement cette question à l'aide d'exemples et d'expériences anarchistes.

Tout d'abord, nous devons nous expliquer sur le fond même du problème. En effet, on nous reprochera (et on nous a déjà reproché...) le fait même *d'envisager une guerre* et on nous dira que nous ne sommes qu'hypocrites car : révolutionnaire ou pas, faite par une armée régulière ou par les partisans, une guerre c'est toujours une guerre, basée sur la violence, où on tue et où on est tué. Nous répondons avec Malatesta : « La violence est bien trop nécessaire pour résister à la violence de l'adversaire que nous devons la préconiser *et la préparer* si nous ne voulons pas que les conditions actuelles de l'esclavage larvé dans lesquelles se trouve la grande majorité de l'humanité, empirent et se perpétuent. Mais elle contient en soi le danger de transformer la révolution en une mêlée brutale sans lumière de l'idéal et sans possibilité d'obtenir des résultats positifs ; c'est pourquoi il faut insister sur les buts moraux du mouvement et sur la nécessité, sur le devoir de contenir la violence dans les limites de la stricte nécessité. Nous ne disons pas que la violence est bonne quand nous l'employons et mauvaise quand c'est les autres qui l'appliquent contre nous. Nous disons que la violence est justifiée, est bonne, est « morale », est un devoir quand elle est employée pour la défense de soi-même et des autres contre les menaces des violents ; elle est mauvaise, elle est immorale si elle sert à violer la liberté des autres. *Toute la violence nécessaire pour vaincre, mais rien de plus ou de pire.* » (Malatesta, dans « Umanit à Nova » du 21 octobre 1922).

L'exemple, sans doute le plus frappant de la lutte anarchiste révolutionnaire sous la forme de guerre de partisans, est celui du mouvement makhnoviste. Nous ne pouvons entrer dans les détails de l'analyse ni militaire, ni politique de la guerre civile en Ukraine, mais il nous semble que, malgré la forte personnalité de Makhno qui parfois fait hésiter sur l'organisation « démocratique » du mouvement, elle réunissait tous les facteurs, toutes les caractéristiques d'une guerre de partisans telle que les anarchistes peuvent la concevoir. En partant de cette expérience, Archinoff (nous avons jugé nécessaire cette longue citation, mais elle n'implique d'aucune façon notre accord intégral avec *toutes* les positions prises par Archinoff dans la « Plateforme »), écrivait :

« Comme l'expérience russe nous l'a démontré, la guerre civile ne sera pas une affaire de quelques mois, mais de quelques années. Pour défendre la Révolution, les travailleurs devront créer les organismes de défense, opposant ainsi à l'offensive de la réaction une force combattante à la hauteur de sa tâche. Dans les premiers jours de la Révolution, cette force combattante sera formée de tous les ouvriers et paysans armés. Cette force armée spontanée ne sera utile que dans les premiers jours... Mais dans la Révolution sociale, le moment le plus critique n'est pas celui de l'écroulement du Pouvoir, mais celui qui le suivra, celui où les forces du régime à abattre relanceront une offensive générale contre les travailleurs, celui où il faudra savoir maintenir ses propres conquêtes. Le caractère même de cette offensive, comme la technique et le développement de la guerre civile, obligeront les travailleurs à former des contingents révolutionnaires déterminés. La nature et la base de ces formations devraient être déterminées avant leur constitution. Niant les méthodes étatiques et autoritaires pour gouverner les masses, nous nions également pour les mêmes raisons la méthode étatique de l'organisation de la force militaire des travailleurs ; en d'autres termes, nous nions le principe d'une armée d'Etat basée sur le service militaire des travailleurs. Le détachement des partisans formé par les paysans et les ouvriers qui ont mené l'action militaire pour la Révolution Russe peut être cité comme exemple de telles formations. Toutefois, il ne faut pas interpréter le volontariat et l'action des partisans dans le sens strict de ces termes, à savoir comme une lutte contre l'ennemi, menée par les détachements des ouvriers et les paysans locaux, non liés entre eux, sur un plan général d'opération et agissant, chacun à ses risques et périls ; l'action et la tactique des partisans devant être orientées dans la période de leur développement complet, par une stratégie révolutionnaire générale.

Semblable à toutes les guerres, la guerre civile ne pourra pas être menée avec succès par les travailleurs, sinon en appliquant les deux principes fondamentaux de toute l'action militaire : l'unité de plan des opérations et l'unité du commandement général. Le moment le plus critique de la Révolution sera celui où la bourgeoisie marchera contre elle avec des forces organisées. Ce moment critique obligera les travailleurs à recourir aux principes sus-indiqués.

Sous cet aspect, considérant les besoins de la stratégie militaire et également de la stratégie de la contre-Révolution, les forces armées de la Révolution devront se créer sur les principes suivants :

a) le caractère de classe de l'armée ;
b) le volontariat ;
c) la libre discipline (auto-discipline révolutionnaire) ;
d) la subordination complète de l'armée révolutionnaire aux masses ouvrières et paysannes, ainsi qu'aux organisations ouvrières et paysannes comme à tous les pays qui seront chargés de la conduite de la vie économique et sociale. En d'autres termes : l'organe de défense de la Révolution chargé de combattre, aussi bien sur le front militaire ouvert que sur ceux de la guerre civile secrète (complots de la bourgeoisie, préparation des actions contre - révolutionnaires, etc...), sera entièrement à la disposition des organisations productives ouvrières et paysannes auxquelles il sera subordonné et par lesquelles il sera dirigé *politiquement.*

NOTE. — Avant d'être organisée conformément aux principes anarchistes déterminés, l'armée même ne devrait pas être considérée comme une question de principe. Elle n'est que la conséquence de la stratégie militaire de la Révolution, une mesure stratégique à laquelle les travailleurs seront fatalement conduits par le processus même de la guerre civile. Mais cette mesure doit attirer notre attention d'ores et déjà. Elle doit être scrupuleusement étudiée dès maintenant dans le but d'éviter dans l'œuvre de protection et de défense de la Révolution tout retard irréparable, parce que le retard en période de guerre civile pourrait être néfaste à l'accomplissement de toute la Révolution sociale » : (Plateforme d'organisation d'un groupe d'anarchistes russes en exil signée par son secrétaire Pierre Archinoff le 20-6-1926).

ET L'ESPAGNE ?

Quel enseignement pouvons-nous tirer de la guerre d'Espagne, l'autre récente expérience à laquelle le mouvement anarchiste participa en tant que tel ? « C'est une guerre civile à aspect de guérilla, et dont les développements sociaux revêtent un caractère révolutionnaire et collectiviste » (C. Berneri). Mais toute solution au problème des besoins de la guerre était subordonnée à la solution de la question politique espagnole et même internationale. D'un côté une armée « régulière », organisée sur les principes classiques, bien équipée, encadrée d'officiers professionnels ; de l'autre, les milices ouvrières et paysannes, contrôlées par les différents partis, syndicats et organisations politiques, sans aucune expérience de la lutte contre une technique militaire moderne. Mais « l'esprit de la colonne » se développe vite, et on met à profit les leçons de la guerre. Cependant, on reste constamment, comme disait Berneri « entre la guerre et la Révolution ». Nous ne donnerons qu'un exemple : pour pouvoir exercer une pression constante sur les points faibles de la structure militaire de l'ennemi, pour coordonner les différentes armes, pour rationaliser les transports, pour standardiser le matériel, l'armement, la munition et, en général, le plan économique de guerre, la nécessité d'un commandement de coordination s'imposait. On a dit que Berneri coupait les cheveux en quatre, mais toute la question était là, est là :

« Je suis contre le commandement unique, mais pour l'unité de commandement ».

Voilà une des principales différences entre l'armée et les partisans, comme nous les comprenons. L'autre consiste dans les réalisations sociales pendant la lutte même et qui font que « les aspects de la lutte armée sont ceux de la « guerre », mais son essence est celle de la Révolution sociale » (Berneri).

La nécessité de la subordination complète de l'armée révolutionnaire aux masses ainsi qu'aux organisations ouvrières et syndicales dont parle Archinoff, n'avait pas échappé à Berneri. C'est avec une extrême justesse qu'il avait senti le « tournant dangereux » quand fut décidée la militarisation des milices. Nous savons maintenant qu'en opérant ce tournant, nous avons perdu *politiquement* la guerre des classes en Espagne et que dès lors nous ne *pouvions* pas plus — et justement à cause de cela — la gagner militairement. « La militarisation des milices n'est pas une solution uniquement d'ordre technique et c'est une faute politique que de l'avoir pacifiquement acceptée... La suppression du pouvoir des comités d'ouvriers et de soldats constitue un attentat au contrôle syndical des milices » (Berneri : « Attention, tournant dangereux ! » dans « Guerre des classes »).

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, le problème de la guerre des partisans n'est pas seulement militaire et politique : comme dans toute guerre, la condition indispensable reste une « économie de guerre » qui « doit avoir, comme tout et comme raison d'être absolue, l'utilité générale » (Berneri). En effet, c'est là que se pose le problème du fameux « premier jour ». Réaliser pratiquement la transformation, même sur un petit territoire arraché, est mille fois plus important que tous les manifestes ; et, naturellement, mille fois plus difficile » (Lénine : « Armée Révolutionnaire »). Si les paysans participent très faiblement à l'insurrection socialiste espagnole en 1934, la raison en est la réforme agraire manquée, comme les collectivisations des terres et des usines furent un des principaux facteurs de la défaite du fascisme deux ans plus tard en Catalogne. « En réalité, le moyen le plus puissant pour la défense de la Révolution consiste dans la juste solution de ses problèmes positifs : celui de la production, celui de la consommation, celui de la terre » (Archinoff).

A cet aspect de la guerre des partisans doit se superposer, dans notre optique, une « phase internationale » dans laquelle la conscience de classe et la solidarité du prolétariat international peuvent être décisifs. Cette solidarité se manifeste dans les sabotages, dans le refus de travailler pour l'économie de guerre du gouvernement qui combat la Révolution, dans l'union des volontaires (brigades internationales) et dans l'aide matérielle et technique. Mais elle doit se manifester surtout dans la lutte contre les classes dirigeantes propres : « Paris envoie des ambulances, des vivres et des volontaires. Cela ne suffit pas, Paris ne donne pas ce qu'il possède de plus riche, de plus puissant : sa colère... » (Berneri).

CONCLUSION

Nous ne faisons pas ici une apologie systématique de la guerre des partisans sans se préoccuper des circonstances politiques et des conditions particulières économiques et morales. Personne ne peut rattacher le mouvement anarchiste à une seule forme, bien déterminée, de la lutte. Personne ne peut nier le caractère anarchiste des détachements de partisans de Makhno ou de la colonne Durruti. Si leur forme était différente, c'est que les camarades ont su s'instruire des tendances spontanées des masses, ont su comprendre que diverses formes de lutte correspondent aux divers moments de l'Histoire et dépendent des diverses conditions politiques, économiques, démographiques, culturelles, aux divers « climats » psychologiques et moraux. Nous n'avons aucune prétention d'enseigner aux masses les formes de lutte ni de les limiter. La modification de la conjoncture, l'aggravation des crises, l'expérience des guerres et, d'autre part, l'accroissement de la conscience et de la lutte des classes apportent des moyens nouveaux et créent des formes nouvelles. Mais nous tenons à affirmer que nous considérons la guerre des partisans comme une des formes les plus efficaces, à condition de lui donner un contenu révolutionaire.

REVES ET COMBATS
de JEAN SOUVENANCE (Scorpion, éd.).

Le volumineux recueil de contes, d'articles, de poèmes est là sur ma table de travail... toute une vie de combats, de rêves ! Brusquement je me retrouve ramené trente ans en arrière dans la salle exiguë d'une petite bourgade normande. Sur l'estrade un homme jeune se dresse, une flamme pure illumine ses traits passionnés. Il ne fera jamais la guerre. Il le proclame devant trois douzaines de paysans ahuris par ce personnage hors des temps — Déjà trente ans !

Aujourd'hui, Jean Souvenance a relié les articles multiples qu'il a publiés au cours de son existence dans la presse libre de ce pays. Cela fait un fort volume qui démarque l'histoire de notre temps et qui sera précieux à tous ceux qui voudront s'instruire des luttes qu'ont menées une poignée d'hommes contre la guerre, contre toutes les guerres.

Malgré tout, je crois que l'intérêt de ce volume est autre part, car il met à vif l'extraordinaire sensibilité d'un être auquel rien de ce qui est humain ne fut étranger. Jean Souvenance est breton. Avec délicatesse il a chanté l'amour :

Que fais-tu à cette heure où je pense à toi ?
Que fais-tu à cette heure où je pleure loin de toi ?
Que fais-tu à cette heure où je ne vis que pour toi ?

Il a chanté la nature aride, le ciel gris, les douceurs et les colères qui sont les nourritures de l'âme.

Et c'est ce chant qui est celui de l'humanité depuis des millénaires, qui confère à « Rêves et Combats » cette patine indispensable à tout ce qui nous conte l'histoire vraie des hommes, c'est-à-dire l'histoire de leur sensibilité écorchée par des civilisations imbéciles.

CLAIRE SOLASSIER
de ROGER RUDIGEZ (Julliard, éd.).

« Claire Solassier » est le premier volume d'une suite qui continue l'histoire des Solassier que l'auteur a entrepris de nous conter. Ceux qui ont lu « Le dragon Solassier » et « Solassier l'anar » se souviennent de la saveur et de la truculence de ces personnages qui se promènent à travers l'histoire sociale et l'histoire tout court de ces cent dernières années.

Claire Solassier, l'héroïne de ce nouveau roman, est la ligne héritière de cette famille orgueilleuse et non-conformiste. Elle s'éprend de Georges, ouvrier ébéniste et ami de Blanqui. Elle le suivra à Paris où le drame couve. La guerre de 1870, la Commune où elle échappera de justesse aux fusils des Versaillais ; telles sont les toiles de fond sur le devant desquelles les personnages pittoresques se débattent.

Ce qui fait l'originalité de cette œuvre révolutionnaire écrite par un homme qui se réclame de l'anarchie, c'est sa verve burlesque et sa merveilleuse santé. A côté des luttes qui exaltent, il y a la vie journalière et les passions du cœur qui la pimentent. Cette vie journalière, l'auteur la saisit et nous la transmet à l'aide d'une plume agile et mordante qui nous rappelle parfois Mirbeau. Oui vraiment, voilà un ouvrage qui éclaire d'un jour nouveau le petit peuple du Paris quarantehuitard cher au romantisme révolutionnaire.

LE NOTAIRE DES NOIRS
de LOYSE MASSON (Robert Laffond, éd.).

Loyse Masson, poète délicat et essayiste de talent, est en train de construire une œuvre romanesque solide qui se tient à bonne distance des forums littéraires.

Le nouveau roman de Loyse Masson se passe à l'Ile Maurice. Le narrateur, un vieil homme, nous conte l'histoire d'un petit garçon dont le père a dû quitter l'île. En s'éloignant le père a fait une promesse à l'enfant : « Je reviendrai et nous ferons la révolution ensemble et ce sera merveilleux ».

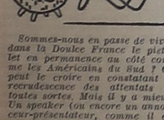
Confiné dans son rêve, le garçon attend ; mais ce rêve sera détruit par les hommes qui lui révèleront la nature même du père : ivrogne et mythomane. Un jour après l'échec d'une révolte des noirs à laquelle son père n'a pas participé, l'enfant dont le rêve s'est écroulé est mort. Fidèle au souvenir, le narrateur s'évadera de la société des blancs pour devenir le « notaire des noirs ».

C'est un livre émouvant et beau, écrit par un homme en pleine possession de ses moyens.

LES YEUX DES SIMPLES
de FRANÇOISE MANTRAND (Julliard, éd.).

A l'occasion d'un roman, « La Espéra », qui traite de l'émigration espagnole, j'avais dit ici même tout le bien que je pensais de cet auteur en faisant des réserves sur la documentation qui lui avait servi à construire son ouvrage. J'ai aujourd'hui le nouveau livre de Françoise Mantrand, « Les yeux des simples ». C'est l'histoire d'une petite ville de province accrochée sur le versant des Cévennes qui contemple au loin la Méditerranée. Un jour, un étranger apparait et la ville qui somnolait se réveille. La fanfare ressuscite, le jeu de boules s'anime, la femme du notaire succombe ; un vieux projet de barrage sort des cartons poussiéreux et finalement l'étranger épouse une riche héritière. Pourtant l'aventurier s'ennuie. L'embourgeoisement le guette. Un jour où l'orage gronde et où le barrage s'effondre, il disparait sans oublier d'emporter avec lui la caisse de la Mairie où certains rêvaient de l'installer.

C'est un roman délicieux qui semble sorti de la plume d'un Giono qui aurait conservé de la gaité. Les mœurs de la société fermée de la ville sont observées avec finesse et cocasserie. Le style mordant et sonore coule avec la limpidité d'un torrent. Ce livre qui fait penser, possède une qualité rare à notre époque, celle de nous rappeler que la littérature n'est pas obligatoirement ennuyeuse, et cela valait d'être signalé.



Sommes-nous en passe de vivre dans la Doulce France le pistolet en permanence au côté comme les Américains du Sud ? On peut le croire en constatant la recrudescence des attentats de toutes sortes. Mais il y a mieux. Un speaker (ou encore un annonceur-présentateur, comme il est question d'appeler ces Messieurs), un speaker donc, M. Georges André de Radio-Perpignan qui eut, il y a quelque temps, la malencontreuse idée de dire au micro qu'il ne goûtait pas outre mesure le rock n'roll, se trouve en butte à la hargne, la rogne et la rogne des « fans » locaux de Mrs Halliday et consorts. A telle enseigne qu'il ne peut plus sortir sans son garde du corps. Où allons-nous ?

⁂

Est-il bien nécessaire que trois des quatre émetteurs métropolitains diffusent simultanément les concerts donnés le dimanche, salle Pleyel, à 17 h. 45, France I, France III et France IV.

Nous n'avons rien contre la musique classique. Cependant, la seule diversion possible sur les ondes françaises est une émission sportive. On me rétorquera sans doute que par un démocratique souci, on permet ainsi aux amateurs n'ayant pas la chance de posséder un récepteur à modulation de fréquence, d'écouter ces concerts en stéréophonie. Mais les amateurs en question possèdent-ils deux postes de radio ? Et les autres, qui ne s'intéressent ni aux sports, ni à la grande musique ? Si l'on cherchait à les pousser vers les ondes périphériques concurrentes de la R.T.F., on n'agirait pas autrement.

⁂

Non, « La fine fleur », l'excellente émission de Luc Bérimont n'est pas supprimée. Simplement déplacée depuis le 1er octobre, elle continue d'assurer la défense (s'il en est besoin) de la bonne chanson et de la poésie, chaque dimanche, de 17 h. 18 à 17 h. 45 sur Paris-Inter, France I.

⁂

Comme nous l'annoncions le mois dernier, « Dimanche dans un fauteuil » nous est revenu et « c'est bravo ». Les nouvelles rubriques ne déparent pas les anciennes. Chaque dimanche, à 14 h. 18, sur Paris-Inter, France I, et présentée alternativement par Robert Beauvais et Max Favalelli, l'excellente émission de Jean Chouquet nous apporte des jeux littéraires ou musicaux. Les dialogues de Louis XIV et Racine (Darras et Noiret) toujours bien venus, nous font malgré nous penser à « La Cour », feuilleton satirique d'un hebdomadaire ami. Le sympathique Frédéric Pottecher, de son côté, et sur le ton le plus sérieux, nous entretient de « l'actualité de papa » qui nous rajeunit singulièrement mais nous paraît souvent bien amère : les hommes n'ont rien appris.

J.-F. STAS.

le monde
libertaire
Des Lettres et des Arts

Un grand écrivain rend hommage à un militant anarcho-syndicaliste

par Aurélien DAUGUET

BOULEVARD DURAND

LA façade du théâtre-cinéma A.B.C., au Havre, pavoisée de drapeaux tricolores et, sur le trottoir, un service d'ordre en grande tenue comme pour la réception d'un personnage officiel ; le préfet, le sous-préfet, les maires, l'ancien et le nouveau, un ancien ministre, un ancien président de la République, des députés et des conseillers généraux et toute l'aristocratie communiste havraise pour assister à la première mondiale de BOULEVARD DURAND, la pièce qu'Armand Salacrou a écrite en s'inspirant du drame qui, prenant naissance sur les quais du Havre, devait trouver des échos dans le monde entier, de Chicago jusqu'en Australie.

1910, le mouvement ouvrier est encore jeune et, s'il doit lutter contre une bourgeoisie hargneuse qui se défend âprement et sans pitié, il rencontre nombre de difficultés intérieures et doit lutter contre les préjugés, l'ignorance et dans de nombreux cas contre l'alcoolisme. La profession de docker-charbonnier s'exerçait à cette époque dans des conditions particulières. Le travail était très irrégulier. On embauchait à la journée et selon les besoins des navires à quai ; et cet état de choses impliquait en dehors d'un noyau régulier, l'existence d'une main-d'œuvre disparate composée en grande partie de clochards, de repris de justice et d'interdits de séjour que la police tolérait et où il lui était facile de trouver des indicateurs et des faux témoins. Ce lupen-prolétariat qui, le plus souvent, dormait sur les lieux mêmes de son travail et prenait ses repas au « fourneau économique » était en outre très difficile à discipliner syndicalement.

Le 10 septembre, alors que les dockers charbonniers sont en grève, une bagarre éclate, qui met aux prises des grévistes pris de boisson et un « jaune » (on disait « renard » à l'époque) ivre également et exhibant un revolver que lui avait procuré un chef d'équipe Dongé, le renard, est tué. Mettant à profit la mort de ce malheureux, les patrons décident de frapper un grand coup contre le syndicat. En plus des ouvriers qui ont participé à la bagarre, on arrête les frères Boyer, dont l'un est trésorier du syndicat et Jules Durand le secrétaire. Celui-ci avait déclaré, au cours d'une réunion syndicale, qu'il fallait « supprimer » les jaunes du syndicat. Jouant sur les mots, on accuse Durand d'avoir fait « supprimer « Dongé.

Le 25 novembre, à l'étonnement général, les patrons désirant seulement éloigner Durand quelques années (4 à 5 ans de prison auraient fait l'affaire) la cour d'assises de Rouen condamne Jules Durand à mort. Ce verdict délirant, inspiré par un jury composé en majorité de paysans bornés et réactionnaires ne devait pas porter chance à la carrière du jeune avocat de Durand qui connut quand même la célébrité en devenant plus tard président de la République : René Coty. Ce fut également le point de départ d'une longue protestation ouvrière qui déborda vite le cadre de nos frontières. Les dockers des ports du monde entier se mirent en grève et signèrent des pétitions. A Barcelone, à Anvers, à New-York, à Melbourne et à Chicago, la patrie des cinq anarchistes

martyrs. En frappant trop fort la justice avait donné trop d'éclat à l'affaire et des personnalités : Jaurès, A. France et d'autres devaient protester de l'innocence de Durand. Cette longue campagne finit par aboutir : en 1918, Durand est définitivement grâcié. Mais trop tard, le régime pénitentiaire de la République a eu raison de sa santé morale et quand ses parents viennent le chercher à la prison, ils ne peuvent que le voir changer de gardiens. Et c'est à l'asile d'aliénés de Quatre-Mares, près de Rouen. qu'il meurt fou, le 20 février 1926.

Au Havre, où un boulevard porte son nom, le souvenir de Jules Durand, militant anarcho-syndicaliste victime du capitalisme, est toujours vivace et les syndicats ouvriers se rendent tous les ans sur sa tombe. Mais la très belle pièce de Salacrou a redonné à l'affaire un regain d'actualité et l'a fait connaitre au grand public. Salacrou nous dit dans la préface de son livre : « Et je crois que toute ma vie d'homme fut marquée par cette terrible « erreur judiciaire », vécue dans mon enfance. Je ne pouvais pas l'oublier. Cette expérience que je fis, de la mechanceté et de la bonté des hommes, me servit toujours, presque inconsciemment, d'étalon pour mesurer tous les événements dont je devais être le témoin dans la suite de ma vie, et je m'étais promis de raconter un jour, cette affaire. Aux approches de la fin de ma vie, j'ai tenu parole. » Nous ne pouvons que le remercier d'avoir tenu la promesse qu'il s'était faite à lui-même de rendre hommage à Jules Durand.

Il arrive trop rarement qu'un écrivain au faite de sa gloire, conserve les belles aspirations de sa jeunesse, et rien n'obligeait Salacrou à sortir de l'ombre cette page oubliée de la lutte sociale. Cette œuvre sans concessions, est une grande réussite.

Devant être interprétée à l'origine par Danièle Delorme et Yves Robert, c'est finalement au Centre Dramatique du Nord qu'incomba de monter et d'interpréter cette œuvre assez difficile. C'est le jeune acteur Maurice Sarfati qui joue Durand et Sophie Marin joue le rôle de Julia, sa compagne. Interprétation excellente de toute la troupe d'ailleurs qui revit littéralement le drame. La mise en scène, moderne, d'André Reybaz est très bonne ; on y constate d'intéressants jeux de lumière et toute la surface scénique est utilisée avec bonheur. A part dans les scènes se passant chez les bourgeois ou dans le bureau du procureur, le charbon qui pénètre dans la peau, est présent tout le long de la pièce dans les décors de Raymond Renard qui restituent tout en le stylisant, l'atmosphère des quais de charbon et des quartiers où vivent les ouvriers. Salacrou a suivi de très près la réalité pour écrire cette « Chronique » comme il le dit lui-même et chaque personnage, tout d'un bloc, ne réserve aucune surprise, ce qui, contrairement à ce que l'on pourrait penser ne nuit nullement à l'intérêt dramatique. En contrepoint de cette progression régulière, le personnage du père Durand qui, au regard des malheurs de son fils, évolue, de l'état d'employé assujeti à ses patrons à la révolte. Et sa réplique « Alors, la justice, c'est aussi le pays des cochons » fait crouler la salle en applaudissements. Même devant ce public de première qui, à côté des officiels comprenait un bon pourcentage de snobs qui étaient là parce que c'était une première mondiale, la pièce ne perd pas son caractère de lutte sociale et un des grands moments de la soirée fut celui où les ouvriers, entourés de drapeaux rouges, chantent l'Internationale, le poing levé. Si, à ce moment, un timide sifflet s'est fait entendre au fond de la salle, il fut vite couvert par les applaudissements. Encore plus grand fut l'enthousiasme au cours des séances qui, au Havre et à Rouen furent données pour les syndicats. Chaque réplique était dotée d'un relief supplémentaire et donnait lieu à des bravos ou des vociférations. A la présentation finale des acteurs, on alla même jusqu'à huer ceux qui interprétaient les rôles de bourgeois et de flics, comme au bon vieux temps du mélo populaire. Et la salle entière reprit l'Internationale.

Oui, le théâtre lui aussi peut remuer les foules. Oui, le théâtre, lui aussi, peut être révolutionnaire. On l'a bien vu au cours de ces représentations. Le théâtre actuel qui, en grande majorité, risque de crever de l'abus du sempiternel drame bourgeois et du non moins inévitable trio, peut retrouver une nouvelle jeunesse, en attirant le peuple qui alors ne le déserterait plus, en lui donnant à penser, en l'exaltant à la lutte pour son émancipation. Les sujets puisés dans la toute fraiche histoire ou dans l'actualité ne manquent pas qui n'ont que rarement été exploités. Félicitons Salacrou d'avoir fait œuvre d'originalité dans le théâtre contemporain.

Pour conclure, je voudrais citer la réflexion entendue à l'entracte et exprimée par une représentante de la catégorie des bourgeois « mis en cause dans la pièce, mais plus lucide peut-être parce que vivant cinquante ans plus tard : « C'est normal que les ouvriers se souviennent de cela, mais ce n'est pas le moment de montrer une telle pièce, nous devons nous serrer les coudes. » Oui, nous aussi, serronsnous les coudes et luttons pour que le martyre de Durand serve à autre chose encore que de sujet à une pièce de théâtre. Durand l'anarchiste, notre frère, a souffert pour que vivent la Liberté, l'Egalité, la Fraternité des hommes. Durand est mort pour que vive l'ANARCHIE.

Le Théâtre Sarah Bernhardt nous communique :

Le Théâtre Sarah-Bernhardt et le Centre Dramatique du Nord consentent à tous les Syndicats, groupements et associations diverses, des conditions particulières : **un prix unique de 4,50 NF par place**, pour les orchestres, corbeilles, loges d'orchestre, loge de corbeille.

Les représentations auront lieu chaque soir à 20 h. 45 (sauf le lundi), et le dimanche en matinée à 15 heures.

Adresser les demandes à la Librairie, 3, rue Ternaux, Paris-11e. Libertaire —C e súc a'(-pa suts-

CINÉMA

LA PENDULE A SALOMON

A la gloire du compagnonnage, prétend l'affiche. Vouais.

Un maître charpentier d'un petit village de Bigorre marche sur la grand-route, sac au dos, canne à la main. Musique siouplait. Il vient de se faire jeter hors de l'ordre des compagnons après avoir eu des mots et des gestes avec ses concitoyens. Rentrant de déportation, il n'avait plus trouvé sa réserve de bois, on lui avait proprement volé son matériau de travail. Fort de son droit, Jean-Baptiste s'en était allé couper de bons fûts dans la forêt communale ; le maire et une partie de la population lui refusant l'autorisation de les utiliser ; écœuré, il bondit dans l'église et démolit le clocher qu'il avait offert à sa commune dix ans plus tôt.

Jusque-là, cet homme nous parait sympathique, bien que l'argument soit maigre et le dialogue naïf. Démolir un clocher : il n'y a pas de quoi fouetter un diable, encore moins un brave bougre.

Mais la grand-route est pleine de traquenards pour l'honnête travailleur. Sur un chantier de haute montagne, il faut jeter entre les deux bords d'un précipice les coffrages d'un futur pont. Il n'existe qu'un homme en France capable de réaliser cet exploit : Jean-Baptiste. Le scénariste est sans doute le seul à en être convaincu, mais il l'est bien. Les deus ex-machina font se rencontrer les montagnes et bouillir la marmite.

Sur ce chantier, le matériel vieux et les conditions de travail déplorables ont causé plusieurs accidents graves. Un chauffeur vient de se tuer en basculant dans un ravin avec son camion. La grève éclate, alors qu'il suffirait de quelques heures pour raccorder les deux travées. Comme chacun sait l'amour du travail bien fait ne recule pas devant une mort d'homme. Notre maître ouvrier et les quelques compagnons qu'il a amené avec lui frémissent d'horreur au moindre grincement de sélingues dans le v nt Par.. des élingues dars le vent. Parce que « le travail donne un sens à la vie » on risque sa peau (cela émeut toujours les foules) pour réunir les deux ouvrages de bois et on devient briseur de grève. A part ça, le noble ordre des compagnons est bellement glorifié. S'il accepte cet hommage, à la bonne sienne ! Nous ne lui disputerons pas, nous qui penserions plutôt que c'est la vie qui donne un sens au travail, mais il est bien vrai que nous sommes de ces affreux qui n'entravent rien à la métaphysique.

On raconte dans les chaumières qu'un certain Jean Macher... ou Nochin... a psalmodisé sur les ondes son amour pour ce ragoût. Une référence de choix. Le fameux pamphlétaire, spécialiste de la mise au pilori au profit de l'ordre établi, a dû tomber en pâmoison devant la brillante comparaison entre la conscience professionnelle et la conscience de classe.

Et bien entendu Michel Duran, qui pare le « Canard » de plumes d'oie (on ne compte plus ses fautes de goût et ses erreurs de jugement), après quelques réserves d'ordre technique s'est extasié devant les « représentants d'une belle race ». On lui tendait un panneau pour gamin à peine sevré : le contraste entre l'ouvrier sur le chantier devant son œuvre qui risque de s'écrouler et le conseil d'administration siégeant à Paris « qui ne comprend rien, qui gâche tout ».Il a foncé, comme à son habitude, bon bœuf critique-sic, sans même se demander si pour le conseil d'administration ce pont ne représentait pas avant tout un profit.

Je veux bien être un jeune benêt qui n'apprécie pas les saines traditions, mais Michel Duran est décidément un vieux con.

Marc PREVOTEL.

La vie et l'œuvre de Paul Vigné d'Octon

Il appartient à ces noms respectés de l'histoire contemporaine et qui méritent de l'être.

Cependant, sans être méconnu, notre ami regretté est trop oublié de l'actuelle génération.

Egaré comme bien d'autres hommes de cette époque, dans la politique, il fait entendre dans l'enceinte du Palais-Bourbon ses véhémentes critiques sur « notre civilisation colonisatrice ».

Témoin oculaire des faits qu'il dénonçait, ancien médecin de marine ayant bourlingué sous toutes les latitudes et tous les méridiens, il apportait toute sa foi et sa générosité dans un milieu qui n'en avait cure.

Sa grande simplicité, aidée d'un fort tempérament, lui permettait d'accepter et en même temps de combattre la vindicte fielleuse et arrogante suant la peur de la vérité.

Qu'il s'agisse d'écrits anticolonialistes ou de beaux ouvrages sur la vie locale, l'écrivain fut toujours brillant dans l'expression comme dans la pensée.

Sa dévouée compagne, Helia Vigné d'Octon, vient de retracer dans le raccourci d'une plaquette, ce que fut la vie et l'œuvre du disparu.

Ecrite dans un style direct et vivant, elle nous fait beaucoup plus participer aux étapes de l'existence d'un homme, qu'elle ne nous apporte une biographie livresque et souvent fastidieuse.

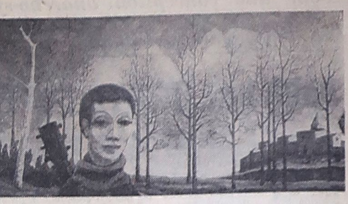
Sachons lui en gré.

Mais regrettons d'autre part qu'elle estompe et excuse presque l'antimilitarisme de Vigné d'Octon qui est pour nous son plus beau titre de gloire.

GRANDGUILLOTTE.

(1) Causse-Graille-Castelnau, Montpellier. En vente au « Monde Libertaire ».

Le mois pictural



■ **DEUXIEME BIENNALE DE PARIS** (jusqu'au 5 novembre, au Musée d'Art Moderne) : **BEAUCOUP DE BRUIT POUR PRESQUE RIEN.**

La Biennale de Paris a, parait-il, été créée en 1959. En ce temps-là, j'étais quelque part dans le bled sud-algérois et je crois bien que je n'en ai jamais entendu parler.

Depuis, j'ai appris que cette manifestation se proposait de rassembler et de confronter les artistes de moins de 35 ans de tous les pays. Intention louable, s'il en est. Toutefois, de l'attention à la réalisation, il y a loin, hélas !

Inutile de préciser que personne ne m'avait invité à l'inauguration. Je suis tout de même allé voir cette Biennale des Jeunes. Parce que j'aime bien la jeunesse — je n'en suis d'ailleurs pas encore sorti moi-même —. Mais ce que j'ai vu ne m'a rassuré ni sur notre avenir ni sur notre devenir.

Non, ce n'est pas ça la vraie jeune peinture et la vraie jeune sculpture.

On a ramassé là (car il s'agit vraiment d'un ramassis) ce que le monde entier compte de jeunes abstraits ou prétendus tels, pistonnés par les officiels de leur pays (en l'occurence les « conseillers » ou « attachés » — par qui et par quoi ? — « culturels » — sic).

Les quelques figuratifs, ajoutés, semble-t-il, par souci de représenter toutes les tendances, ne valent pas mieux.

■ **UN PEINTRE : JORGE SOTERAS.**

Jusqu'au 11 novembre, à la galerie du Colisée (40, rue du Colisée), Jorge Soteras expose un important ensemble de paysages (espagnols, bien sûr), de natures mortes et de portraits. Je ne connaissais ni ce peintre ni ses œuvres. Je les connais maintenant. Je ne le regrette pas. Sa peinture s'apparente à celles de Forgas et de Pierre Henry. Du bon et du beau travail.

Jorge Soteras est né à Barcelone en 1917. Au premier jour de la guerre d'Espagne, en 1936, il combat avec les libertaires. Ici, j'ouvre une parenthèse : curieuse pudeur des mots au « Parisien libéré » qui lui consacre (le 20 octobre) un article par ailleurs excellent. Je cite : « Dans les rangs républicains. » A-t-on peur du mot « libertaire » au « Parisien Libéré) » ?

En 1939, il s'exile en France et y mange pendant longtemps de la « vache enragée ».

En 1946, première exposition à Angers où il rencontre cet autre jeune peintre d'alors, Jean Commère, avec lequel il se lie d'amitié.

Puis, pas à pas, la lente conquête de Paris : en 1954, le Prix des Provinces françaises, en 1959, celui du Journal de l'amateur d'Art.

Enfin voici aujourd'hui, à la galerie du Colisée, sa deuxième grande exposition. A Paris même, il y en a déjà eu quatre autres, de moindre importance.

Ceux qui comprennent l'âme espagnole seront sensibles à l'art de Soteras qui ne la trahit à aucun instant. Chez lui, pas de clinquant, pas de couleurs criardes. Cela peut paraitre triste. Simplement : c'est espagnol.

J.-L. GÉRARD

VARIETES

Ch. Trenet à l'Étoile...
...un conteur à gags pauvres

SORTI du rang en pleine période de restrictions, il débarque, avec tout ce qu'il faut de grosses astuces, pour combler un public habitué à la disette.

Pas fou le chantant !

Résolument « fleur-bleue » pendant que tant d'autres font le « boum » dans la Résistance, il symbolise les valeurs culturelles du vichysme de Radio-Paris avec une telle onction, que les petits racistes du « Pilori » louangent ce bon aryen.

Puis c'est la route — tant chantée — du succès commercial.

Un succès d'autant plus facile que la concurrence est pratiquement inexistante dans la profession. Certains préfèrant aux « champs de marguerites » le chant d'honneur des Partisans.

C'est alors un déferlement de poncifs, à rendre jaloux le Corps des Pompiers de Paris.

Un vrai débit de laid !

Rien de plus logique d'ailleurs que cet inverti se taille une situation dans le pompier.

⁂

Vient la Libération. Y'a plus d'joie !

Notre épuré de poids connait les vicissitudes des lendemains qui déchantent.

Mais les Français ont la mémoire courte. Et l' « amer revient danser ». plus vaniteux que jamais. A telle enseigne, qu'à Boulogne-Billancourt, cité prolétarienne, il refuse de se produire, parce que son nom n'est pas à l'affiche en caractère dix fois plus gros que ceux de ses collègues de Gala.

Ses collègues ? C'est beaucoup dire, car il n'a que mépris pour les « gagne-petit » de la danse, de la jonglerie ou de la chansonnette qui font les spectacles de Music-Hall.

⁂

Au Théâtre de l'Etoile, devant un parterre qui a rendez-vous avec la Lune, et certain, lui, de la rencontrer, Trénet, quadragénaire essoufflé, s'offre un triomphe facile, dans le genre gamineries pour patronage d'attardés, avec un répertoire bouffé par les mythes.

Quand il est drôle (sic), c'est avec la légèreté de M. Homais.

Quand il est poète (re-sic) c'est Buridan (l'âne des poètes).

En somme, un complexe de guimauve et de prétention.

A l'Etoile ! Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

Une noix !

Joé LANEN.

VENDREDI 17 NOVEMBRE
à la Mutualité, à 20 h. 45
Vous viendrez applaudir les jeunes talents qui entourent Georges BRASSENS

⁂

Voici
MICHELE et CHRISTIAN
du cabaret l'Ecluse
un numéro jeune, dynamique, nouveau,
et qui vous enchantera

Classiques anarchistes

N.D.L.R. — « Le monde libertaire » publiera ici chaque mois des textes de philosophes, penseurs, historiens et militants anarchistes.

Notre choix sera guidé uniquement par le souci de faire connaître aux lecteurs des textes peu connus, des textes pas encore traduits en français mais représentatifs de la pensée libertaire dans toutes ses expressions.

D'un côté le CAPITAL ; de l'autre le TRAVAIL

Peu nous importe les « politicards » qui grouillent entre les deux camps ; agiteraient-ils le chiffon rouge des Montagnards ou le mouchoir blanc des parlementaires ! Vieilleries que tout cela ! Reliques à jeter dans un coin !

Il ne s'agit pas de repêcher dans la marmite de Papin, les arlequins de l'histoire, mais d'écouter ses bouillonnements et de crier au secours quand la machine casse les bras et écrase les hommes dans l'enfer des usines !

Si les damnés du travail peuvent former une légion, s'organiser en armée au lieu de rester des victimes, ils deviendront les dirigeants de toute cette mécanique de fer, qui est la mère de la production moderne : mère infâme, aujourd'hui servante affreuse qui assassine tout autour d'elle au nom de ses maîtres. Mais il n'en irait point ainsi quand ce monde de feu et d'acier arraché à quelques-uns appartiendrait à tous.

Pour s'emparer de cela il faut sans doute une nouvelle bataille, mais la misère ainsi massée tiendra plus longtemps contre la mitraille.

Puis qui dit que le jour où il y aura un tel front de bandière, les soldats continueront à se réjouir du métier de bourreau et d'assassin. On ne pourra plus leur répéter que les révoltés sont une tourbe de fous qu'il faut tuer.

Ils verront devant eux des régiments d'hommes aux yeux honnêtes et aux mains calleuses, leurs pères, leurs frères noirs de la poudre du travail. Et il y en aura qui jetteront leur fusil à terre et les pantalons rouges iront du côté des blouses bleues.

Le Cri du Peuple, 14 mai 1884.
Jules VALLES.